

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LES INONDATIONS DE MASSACHUSETTS

Notre journal donne aujourd'hui les détails du désastre qui a fondu sur les villes de Williamsburg, Leeds et Haydenville, dans le Massachusetts. Le sentiment public s'est ému de cette catastrophe, et des souscriptions publiques n'ont pas tardé à être organisées à New-York et dans les autres grandes cités de l'union américaine.

Nous espérons que l'on se souviendra dans notre pays qu'un bon nombre des victimes de l'inondation sont des Canadiens-Français.

Nous avons invité nos compatriotes des Etats-Unis à venir fêter la St. Jean-Baptiste avec nous, sur le sol de notre commune patrie: nous voulons par là resserrer les liens qui ne doivent jamais cesser d'exister entre les enfants de la même famille; c'est là une bonne pensée, mais il semble qu'une pensée meilleure encore, un moyen plus efficace de prouver à nos frères toute notre affection, serait de venir à leur secours dans le grand malheur qui les frappe.

Quelqu'un prendra-t-il l'initiative de cette bonne action?

O. D.

L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE

A la fin d'un article sur "la question agricole" nous disions, la semaine dernière, que l'Etat n'avait pas encore songé à mettre l'enseignement de l'agriculture sur un pied convenable. Nous faisons erreur. Le gouvernement de Québec, il y a environ six mois, a rendu obligatoire cet enseignement dans toutes les écoles de la Province. Nos observations, en autant qu'elles se rapportent aux "gouvernants," ne s'appliquent donc qu'au passé, non au présent.

La mesure que vient de prendre le gouvernement local s'est fait longtemps attendre; mais peut-être la chose s'explique-t-elle par l'absence d'un bon manuel d'agriculture, d'un catéchisme agricole qui pût convenir à l'enfance. Il était réservé au Dr. Hubert Larue d'écrire pour les enfants des cultivateurs ce code de l'agriculture pratique, œuvre difficile à cause du langage qu'elle exige pour mettre à la portée des plus jeunes intelligences les principes de la chimie agricole. Le Dr. Larue, qui a le talent du vulgarisateur, a triomphé complètement de cette difficulté.

La circulaire suivante a été adressée au commissaires d'école de chaque paroisse:

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
Québec, ce 12 décembre 1873

MESSIEURS,

Considérant comme de la plus haute importance que quelques notions d'agriculture soient données dans nos écoles, je désire qu'on y introduise le *Petit Manuel d'Agriculture du Dr Larue*, et que tous les élèves en soient pourvus, si tôt qu'ils seront en état de pouvoir le lire. L'instituteur ou l'institutrice ne devra pas se contenter d'en faire faire la lecture, mais on devra le commenter autant que possible et voir à ce que tous les enfants puissent se mettre bien au fait de son contenu.

En envoyant vos ordres ici pour le nombre d'exemplaires dont vous aurez besoin, je verrai à ce qu'ils soient remplis.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre obéissant serviteur,

GÉORGE OUMET.

Douze mille exemplaires de ce manuel ont été ainsi

placés dans les écoles depuis le mois de décembre dernier. C'est un grand pas de fait vers une réforme sérieuse.

Deux choses doivent inquiéter le public maintenant. D'abord, le "Manuel" est-il sérieusement enseigné dans les écoles?—On pourra, on devra s'en assurer aux examens de cette année.

Ensuite, le gouvernement qui augmente ainsi les obligations de l'instituteur, ne croit-il pas juste d'augmenter, à même le trésor de la Province, leur rémunération annuelle? L'instruction est essentielle au peuple, et ceux qui la donnent sont mal payés: c'est absurde.

O. D.

L'UNION BAS-CANADIENNE JUGÉE PAR LE "HERALD"

Le *Herald* discute dans un long article le projet d'union bas-canadienne. Pareille condescendance de la part de ce journal à prétentions prouve que l'idée fait du chemin, et le ton de ses appréciations démontre qu'elle est redoutable pour certaines gens. S'il est naturel aux Canadiens-Français de chercher dans l'union une sauvegarde, il est non moins naturel au *Herald* d'essayer à nous diviser pour nous affaiblir. Cette feuille a toujours combattu le caractère fédératif de nos institutions et prôné une législation unique pour toutes les provinces: système très-simple et très-prompt pour nous supprimer. Les annexionistes doivent goûter les arguments du *Herald* contre l'union bas-canadienne; aussi l'*Evénement* s'est-il hâté de traduire son article. Ni les partisans d'une union législative ni les annexionistes ne découvrent leur batterie, mais leur arrière-pensée est trop évidente lorsqu'ils tâchent de nous détourner d'une politique qui, en doublant nos forces, nous permettrait à la fois de maintenir nos propres droits et d'assurer l'intégrité des institutions fédérales.

Au reste, la tactique du *Herald* se ressent beaucoup de la gêne où le place l'obligation de cacher sa véritable pensée. Il tourne autour du pot, et, au lieu de discuter le projet en soi, il cherche à soulever les préjugés. Il fait appel à la fierté native des Canadiens-Français pour les détourner "d'un attroupement instinctif" qui les assimilerait à des "idiots," à "des moutons parqués ou à des hirondelles se préparant à émigrer." Cette métaphore, inspirée sans doute par le retour de la belle saison, porte à faux. Il n'est pas question de parquer les gens: que le *Herald* se tranquillise.

Il s'agit de former un parti politique. Le *Herald* n'ignore pas ce qu'est une organisation de parti: on s'entend sur un programme, sur quelques idées générales, on combat côte à côte, et si la victoire couronne la lutte, on s'attribue une part du butin, on se fait placer au Sénat ou ailleurs. Le *Herald* ne voudra pas appeler cette organisation un attroupement d'idiots sans honneur, sans indépendance, ne jugeant de rien par eux-mêmes, obéissant en aveugles ou en esclaves à une consigne. Non, il dénommera cela un parti politique, où chacun garde sa personnalité, tout en observant une discipline limitée d'avance et acceptée librement.

C'est un parti comme celui-là que nous voulons former, à cette différence près que le but de nos efforts ne sera pas le triomphe personnel de Pierre ou Jacques, ni une place

pour un tel ou un tel, mais la consécration d'un principe constitutionnel et la sauvegarde des droits qu'un peuple bien né chérit par-dessus tout.

On attaque la constitution, nous voulons la défendre: on nous attaque nous-mêmes, nous nous mettons sur la défensive. Le *Herald* rit de cela, et nous appelle idiots. Nous le serions en effet si nous ne comprenions que le désappointement, causé par nos préparatifs, lui a dicté ce langage courtois.

Unissons-nous, puisque le *Herald* redoute notre union.

O. D.

ECHOS DE LA PRESSE

Le *Nouveau-Monde* a publié un article qui a fait du bruit. Nous en faisons les extraits suivants:

On commence à parler de la fin de la session fédérale. A notre sens, la fin n'est pas possible avant que la Chambre se soit prononcée sur le rapport de son comité d'enquête dans les affaires du Nord-Ouest.

Nous comprenons que ceux qui craignent cet éclat du bon droit cherchent encore à trainer les choses en longueur et qu'ils tiennent assez peu à pousser devant la Chambre le travail de son comité; mais nous serions bien étonné si les hommes sérieux de cette même Chambre, si ceux qui désirent rendre justice au peuple de Manitoba et sauver la Confédération canadienne du déshonneur et de l'anarchie, n'étaient pas pour le bien tout aussi disposés et habiles que d'autres le sont pour le mal.

Nous avons assez de confiance dans une certaine partie de la Chambre pour croire qu'elle ne souffrira point qu'on étouffe la cause de la justice, la cause nationale des Métis par des délais et des intrigues. Et si le ministère commettait ou laissait commettre la faute de clore la présente Session Fédérale, avant d'avoir réglé la question, il s'attirerait de la part de tous les Catholiques de la Puissance un blâme si retentissant et si universel, jetterait par là le pays dans une si grande agitation, qu'il perdrait tout droit à l'appui des hommes de convictions et de cœur et ne mériterait pas de vivre un autre jour.

Mais, quelques jours plus tard, il est revenu sur ce sujet, et s'est exprimé ainsi:

"En justice pour les membres de ce comité, nous devons dire qu'ils ont posé leurs travaux avec la plus grande énergie et la plus grande activité; que les ennemis comme les amis de la cause de l'amnistie ont travaillé fermement à découvrir la vérité sur tous les faits arrivés pendant les troubles et n'ont pas cherché à retarder inutilement l'enquête; qu'il est dégagé de ce travail une lumière considérable qui servira, sinon immédiatement, du moins dans un avenir très rapproché, à faire obtenir la justice qui est due à M. Riel et à ses amis."

Les journaux quotidiens apprécient chacun à leur point de vue la session qui vient de finir. On lit dans la *Minerve*:

Il nous tarde de voir passer dans notre ville les ministres du gouvernement fédéral, de retour d'Ottawa.....

Les ministres arriveront portant chacun le fruit de leur travail: M. Dorion pliera sous le faix de la loi électorale; M. Fournier semblera chanceler sous le poids de son amendement à la loi des élections contestées; M. Letellier, en sa qualité de grand seigneur, sera suivi d'un domestique chargé de son arbre généalogique, et M. Huntington, comme le quatrième officier de la chanson de Malbrouck, ne portera rien.

En voilà un ministre qui a dû maigrir pendant la session. Il n'a pas soufflé mot!.....

La foule des admirateurs de nos faux bons hommes, les remerciera sans doute d'avoir, dans une session de plus de deux mois, réussi à élaborer une loi, un amendement et un projet de chemin de fer impraticable. Mais se trouvera-t-il parmi ces braves un homme—ce qu'on appelle un homme—capable de dire au milieu des thuriféraires et des fleuristes: "C'est bel et bon cette démonstration, mais M. Dorion, qu'avez-vous fait de vos promesses et des nôtres?"

L'*Evénement* dit de son côté:

La session s'est terminée le jour fixé dès l'ouverture. Cette

punctualité n'était pas dans les habitudes de nos législateurs. Sous le régime conservateur, on ne savait jamais quand les sessions commenceraient ni non plus quand elles finiraient. C'était un tâtonnement continu. Les ministres avaient toujours l'air en peine de ces gens qui, après avoir mis une heure à se décider à entrer, ne savent plus s'en aller ! Ils se tournaient et se retournaient sur leurs sièges, et brisaient les bords de leurs chapeaux ou les coins de leurs portefeuilles.

Les journaux conservateurs trouvent naturellement que la session n'a rien valu. Vous n'avez pas même, disent-ils aux ministres, annexé une province ! Merci ! les vôtres en ont assez annexé de provinces ; et il nous en coûte assez d'entretenir tous les enfants gâtés, les petits états nécessaires que vous avez fait adopter au pays. La Confédération demande grâce ou répit. Avant qu'elle ait fermé la bouche à la Colombie et sevré Manitoba, bien des ressources, qui auraient pu être mieux employées si vous ne les aviez sottement engagées, y seront passées.

On lit dans le *National* :

L'opposition a fait très pauvre figure durant cette session et, sauf quelques discours de M. Tupper, mis à néant par les ministres, et un essai de critique par Sir John, qui fut châtié de la plus belle manière et réduit au silence par M. Blake, on peut dire que toutes les mesures du gouvernement ont été adoptées presque à l'unanimité, de légers amendements proposés pour la forme n'ayant pas donné lieu à des divisions sérieuses.

Le règne du parti libéral a été inauguré sous les meilleurs auspices et des relations fort cordiales se sont établies entre les nouveaux députés, même les plus opposés en politique.

Jamais tant de bonnes mesures n'ont fait moins de bruit. Jamais session si courte n'a donné d'aussi heureux résultats.

Nos nouveaux ministres ont glorieusement débuté.

Quant aux députés qui les ont approuvés, les vétérans ont justifié leur vieille réputation et parmi les nouveaux plusieurs ont fait naître de magnifiques espérances.

LE PRINTEMPS

Jeanne, vois-tu la forêt sombre
Dont les grands arbres ont cent ans ?
Elle s'emplit d'hymnes et d'ombre,
—C'est le printemps !

Vois-tu les nuits crépusculaires
Semer aux cieux leurs diamants ;
Puis, le matin, de longs mystères ?
—C'est le printemps !

Le myosotis incline et penche
Son front sur les petits courants
Où sa soif toujours s'étanche :
—C'est le printemps !

Comme au souffle du divin Verbe
Tout se ranime dans les champs ;
L'insecte s'accouple sous l'herbe :
—C'est le printemps !

N'entends-tu pas frémir les branches,
Germer les boutons odorants
Que la sève aux rameaux épanche ?
—C'est le printemps !

Quand l'aurore vanne ses perles
Dans les halliers étincelants,
N'entends-tu pas siffler les merles ?
—C'est le printemps !

N'entends-tu pas de l'hirondelle
Le cri joyeux de tous les ans ?
Ce qui guide l'oiseau fidèle
—C'est le printemps !

Va, ce qui fait que tout respire,
Que tout s'emplit de doux accents :
Les bois, les fleurs, l'oiseau, ma lyre,
—C'est le printemps !

Ainsi qu'au sein de la nature,
O belle vierge de vingt ans !
L'amour, en ton âme murmure :
—C'est le printemps !

Jeanne, le temps se précipite ;
Sachons jouir de nos instants,
Car ils sont courts, ils passent vite,
—C'est un printemps !

MICHEL GEORGE.

Ottawa, mai 1874.

OU VA UN PEUPLE SANS FOI ?

Voici la réponse à cette redoutable question tirée d'un des livres de l'un des plus ardens fondateurs et propagateurs du socialisme. Cette réponse, écrite vers 1831, par Pierre Leroux ne représente que trop fidèlement hélas ! l'état des esprits au milieu des agitations et des épreuves que nous traversons.

Ce cri d'un homme qui n'a plus aucune croyance surnaturelle est la plus effrayante condamnation de ce que l'impie a fait depuis un siècle pour bannir Dieu des lois et des institutions sociales.

Écoutez ce cri de désespoir :

« Puisqu'il n'y a plus rien sur la terre que des choses matérielles, des biens matériels, de l'or et du fumier, donnez-moi donc ma part d'or et de fumier, à le droit de vous dire tout ce que je respire.

—Ta part est faite, lui répond le spectre de la société que nous avons aujourd'hui.

—Je la trouve mal faite, répond l'homme à son tour.

—Mais tu t'en contentais bien autrefois, dit le spectre.

Autrefois, répond l'homme, il y avait un Dieu dans le ciel, un paradis à gagner, un enfer à craindre. Il y avait aussi sur la terre une société. J'avais ma part dans cette société ; car si j'étais sujet, j'avais au moins le droit de sujet, le droit d'obéir sans être avili. Mon maître ne me commandait pas sans droit, au nom de son égoïsme, son pouvoir remontait à Dieu, qui permettait l'inégalité sur la terre. Au nom de cette mo-

rale, de cette religion, servir, était mon lot, commander était le sien. Mais servir, c'était obéir à Dieu et payer de mon dévouement mon protecteur sur la terre.

J'avais la prière, j'avais les sacrements, j'avais le sacrifice, j'avais le repentir et le pardon de mon Dieu. J'ai perdu tout cela. Je n'ai plus de paradis à espérer ; il n'y a plus d'Église ; vous m'avez appris que le Christ est un imposteur ; je ne sais s'il existe un Dieu, mais je sais que ceux qui font la loi n'y croient guère et qu'ils font la loi comme s'ils n'y croyaient pas. Donc je veux ma part de la terre. Vous avez tout réduit à de l'or et à du fumier, je veux ma part de cet or et de ce fumier.

Donnez-moi des supérieurs que je puisse respecter, des supérieurs qui comprennent le devoir que leur impose leur supériorité même ; et souffrez que je haïsse les supérieurs que vous me donnez.

Mais pourquoi parler d'obéissance, pourquoi parler de maîtres, de supérieurs ? Ces mots-là n'ont plus de sens. Vous avez proclamé l'égalité de tous les hommes. Donc je n'ai plus de maîtres parmi les hommes. Mais vous n'avez pas réalisé l'égalité proclamée, donc je n'ai pas même ce souverain abstrait que, par un mensonge, vous appelez tantôt la Nation, le peuple, tantôt par une fiction, la Loi. Donc puisqu'il n'y a plus ni rois, ni prêtres, ni nobles, et que pourtant l'égalité ne règne pas, je suis à moi-même mon roi et mon prêtre, seul et isolé que je suis parmi les hommes, mes semblables, égal à chacun d'eux, égal à la société tout entière, laquelle n'est pas une société, mais un amas d'égoïsmes, comme je suis moi-même un égoïsme.

On entend un horrible bruit de combattants qui se heurtent et se déchirent ; un spectre pâle, tremblant, se présente et dit : Rentrez dans l'ordre, je suis la Société.

Une multitude de voix s'écrient aussitôt : Vous dites que vous êtes la Société ; faites-nous donc justice : nous souffrons et en voici qui jouissent ; donnez-nous autant qu'à eux ou dites-nous pourquoi nous souffrons ? Le spectre se tait, immobile, la tête penchée vers la terre. Alors ces hommes, voyant que ce n'est qu'un fantôme impuissant, s'écrient en reprenant leurs armes : A bas tout ce qui nous opprime ! Pourquoi les inférieurs ne renverseraient-ils pas leurs supérieurs. Pourquoi les pauvres ne se mettraient-ils pas à la place des riches ? Pourquoi des inférieurs ? Pourquoi des pauvres ?

MONUMENT DE FEU L'ABBE P. J. DOHERTHY.

Les amis de feu le regretté Messire Patrick Joseph Doherty, vont élever dans la chapelle des Dames Ursulines de Québec, où reposent ses restes, un monument qui va présenter un coup d'œil magnifique et qui dira les bons souvenirs qu'on a gardés de lui.

Voici le texte de l'épithaphe qui est en langue anglaise, et que désormais on lira sur ce monument :—

D. O. M.

Beneath this tablet lie

The remains of

THE REV. PATRICK JOSEPH DOHERTHY,

Who departed this life

In the Parish of St. Roch, Quebec,

The XXth. of May MDCCLXXII, in the XXXIVth year of his age

And the eighth of his ministry.

Exemplary in Piety, zealous in the discharge of his duties,

Distinguished as a forcible writer and eloquent

Preacher, he was during his brief career beloved both

BY GOD AND MAN.

This tablet has been raised

By his many friends as a token of their veneration

And lasting remembrance.

R. I. P.

Traduction. Au bas de cette table, reposent les restes du Rév. Patrick Joseph Doherty, qui mourut dans la paroisse de St. Roch de Québec, le 20 Mai 1872, dans la 34ème année de son âge et la huitième de son ministère. D'une piété exemplaire, zélé dans l'accomplissement de ses devoirs, distingué comme écrivain puissant et rédicateur éloquent, il fut durant sa courte carrière chéri de Dieu et des hommes. Cette table a été élevée par plusieurs de ses amis, comme un gage de leur vénération et de leur souvenir permanent.—R. I. P.

Ce monument est en beau marbre blanc et d'un grand fini. Il mesure cinq pieds un pouce et demi de longueur sur deux pieds et demi de largeur. Au centre se voit un magnifique cadre rond en marbre blanc mesurant trois pieds de hauteur et autant de largeur, et au centre duquel est gravée l'épithaphe ci-dessus. Au côté gauche du cadre sont sculptés en bosse : deux burettes, un calice et une patène et du côté droit un encensoir.

Tout le tour du monument est orné d'une moulure, ainsi que le cadre, sur laquelle sont gravées des étoiles qui sont dorées. Enfin, le haut de ce monument est surmonté d'un crucifix en beau marbre blanc. Toutes les décorations sont extrêmement bien ciselées. Ce monument va sortir des ateliers de MM. F. & J. Morgan, de Québec.

J. A. MALOUIN.

**La Campagne des Zouaves Pontificaux en France
Sous les ordres du général baron de Charette—1870-1871**

Par M. S. Jacquemont, capitaine aux Zouaves Pontificaux.—Paris, Henri Plon, éditeur, 10, rue Garancière.—2e édition.

... Les zouaves pontificaux se sont dévoués tout à l'Église et à la France malheureuses, et ces deux causes-là ne sont pas de celles que l'on puisse servir sans leur donner en même temps tout son cœur et toutes ses forces.

Préface, in fine.

—Pourquoi votre étendard fut-il porté en l'église de Reims, au sacre, plutôt que ceux des autres capitaines... ? demandait à

Jeanne l'Arc le président de l'odieux tribunal chargé de condamner la Pucelle.

—Il avait été à la peine, répondit la vierge de Domremy, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur.

A ceux qui lui demanderaient pourquoi il a publié la *Campagne des zouaves pontificaux*, M. Jacquemont pourrait répondre à la manière de Jeanne : Les zouaves pontificaux ont été à la peine, c'est bien raison qu'ils soient à l'honneur.

L'honneur, ici, consiste à être connu de la France, à dire à la mère-patrie ce qu'on a fait pour elle à l'heure du danger. Tant de gens, d'ailleurs, y furent admis qui n'ont pas fait plus que les zouaves, que ceux-ci méritent bien d'y être admis à leur tour.

M. Jacquemont ajouterait même, avec Froissart : J'écris « pour tous nobles cœurs encourager et leur montrer exemple en matière d'honneur, » que nul n'aurait le droit de trouver à redire à ce langage.

Bien des volumes ont été écrits sur la dernière guerre. Le présent ouvrage ne ressemble à aucun des autres. En composant son livre, notre auteur se trouvait dans cette heureuse condition de n'avoir point à se préoccuper de questions personnelles, étrangères au grand et patriotique sujet qu'il entreprenait de traiter. A d'autres les récriminations, les accusations, les apologies. Rien de tout cela ne saurait convenir aux zouaves pontificaux. Soldats sans peur et sans reproche, ils n'eurent jamais qu'une pensée : l'invasion. Toujours leur unique souci fut de se dévouer à la France, de combattre et, au besoin, de mourir pour elle. A de tels soldats, que faut-il que le simple récit de leurs actions ?

Hâtons-nous de le dire, M. Jacquemont a parfaitement compris ses devoirs d'historien, et s'en est parfaitement bien acquitté. Qu'il raconte, qu'il expose, qu'il apprécie, qu'il juge les faits, les situations, les hommes ; qu'il traite de questions d'ensemble ou qu'il s'occupe de détails les plus minutieux et les plus arides, il est toujours intéressant, parce qu'il est toujours vrai, toujours simple, et, soldat ou écrivain, toujours modeste, toujours désintéressé. Clarté, simplicité, rapidité, vivacité de la narration et du style, toutes ces précieuses qualités de l'historien ne font jamais défaut à M. Jacquemont. Sa courte *Campagne des zouaves* est, on peut le dire sans crainte, véritablement écrite à la façon des anciens. Mais on se tromperait fort si l'on croyait que les autres qualités de l'écrivain n'appartiennent pas à notre auteur. Chez lui, la simplicité n'exclut pas la chaleur, même vive ; la sobriété de l'expression ne nuit pas à l'émotion, même profonde. Émotion bien naturelle, d'ailleurs, dans un tel récit, et dont personne ne songera, nous en sommes sûr, à lui faire un reproche.

Aussi, n'avons-nous pas bien compris pourquoi, dès sa préface, M. Jacquemont met ses lecteurs en garde contre un défaut que seul sans doute il aperçoit en lui, et fait appel à leur indulgence : « Si je me laisse aller quelquefois à parler « avec un peu de chaleur d'un régiment auquel j'appartiens « depuis onze ans, tous ceux qui connaissent le métier des « armes me le pardonneront. » Et non-seulement tous ceux qui connaissent le métier des armes, ajouterons-nous, mais tous ceux qui aiment la France :

Quis talia fando

Temperet a lacrymis ?....

Loin d'être un défaut de l'œuvre de notre historien la « chaleur » en constitue, au contraire, un des principaux mérites. autre caractère par lequel cette œuvre se distingue des nombreuses publications ayant trait à cet inépuisable sujet de la guerre franco-prussienne.

Quiconque, en effet, lira la *Campagne des zouaves*, sentira bien vite qu'il n'a pas affaire avec eux à des soldats ordinaires. Ces zouaves sont tous des volontaires, et, du chef le plus élevé en grade au plus humble fusilier, ces volontaires sont des frères qui se connaissent et qui s'aiment, de la grande famille carétienne et française. De tous les liens qui peuvent unir les hommes, ils sont unis entre eux par le plus puissant peut-être et le plus doux, la communauté de convictions.

Les convictions, les croyances, la foi commune engendrant un commun amour, amour indivisible de l'Église et de la France, amour de la Mère et de la Fille aînée, voilà la source pure et féconde d'où jaillit l'existence de ce régiment singulier, voilà l'unique ressort de l'héroïsme incomparable qu'il déploya, durant dix années, sur tant de champs de bataille !

I

La *Campagne des zouaves pontificaux* nous présente, au début, un tableau rempli de tristesse et de grandeur : la chute de la souveraineté temporelle de la papauté.

Dès nos premiers revers, les révolutionnaires italiens, devenus d'autant plus puissants et plus audacieux qu'ils avaient trouvé dans Napoléon III plus de coupable complaisance à leur égard, sentirent bien tout le profit qu'ils pouvaient tirer des embarras de leur impérial complice.

Prêts depuis longtemps à commettre le dernier attentat, certains cette fois que Bonaparte n'aurait plus à jouer un rôle d'emprunt ni à faire semblant de les gêner, sûrs des sympathies de la Prusse, ils se mirent activement à l'œuvre pour atteindre le but tant désiré. *Andremo al fondo !* Tel était leur vieux cri de guerre. L'occasion se présentait à eux d'aller au fond sans avoir à courir de risque ou de danger matériel sérieux. Jamais elle ne s'était offerte plus belle. Ils s'empressèrent de la saisir.

Aussitôt que la catastrophe de Sedan leur est connue, ils s'élancent sur la proie longtemps convoitée et qu'ils savent à peu près sans défense. Déjà, ils sont maîtres de Civita-Castellana, vieux château dépourvu de canons, défendu seulement par une compagnie de zouaves, et dont le capitaine de Résimont ne se résigne à ouvrir les portes qu'après avoir subi un long bombardement, alors qu'il ne lui reste plus une seule cartouche. Bientôt, c'est le tour de Civita-Vecchia. Entouré d'une armée nombreuse et d'une flotte cuirassée, n'ayant dans ses murs qu'une garnison très faible, pauvre en munitions, pauvre en vivres, la vieille cité capitale, malgré les efforts du valeureux commandant d'Albionne et de ses trois compagnies, qui auraient bien mieux aimé se faire sauter que se rendre. Plus près de Rome, le lieutenant colonel de Charette est un moment cerné par des forces considérables, dans la province de Viterbe. Ou le croit perdu sans retour. A force d'audace, d'habileté, de vaillance, il trouve moyen d'échapper aux trois colonnes qui le poursuivent. Le 18 septembre enfin (douloureux mais glorieux anniversaire), quand toute l'armée italienne arrive devant les ramparts de la Ville Éternelle, les pontificaux sont là, prêts à la recevoir.

A deux reprises différentes, le général Cadorna, commandant en chef des Piémontais, envoie des parlementaires au général

Kanzler qui commandait l'armée pontificale, invitant ce dernier à se rendre. Kanzler répond avec une dignité simple, mais inébranlable, qu'il obéira seulement à son souverain, et qu'on n'entrera dans Rome que par la force.

Le 20 septembre, au point du jour, les batteries des subalpins ouvrent leur feu contre les murs de Rome. L'attaque principale est dirigée contre les portes Pia et Salara. La petite armée papale se multiplie en quelque sorte pour défendre les points attaqués. Elle lutte avec sa valeur accoutumée contre un ennemi dix fois supérieur en nombre—comme toujours. Le tir précis de ses carabines Remington cause beaucoup de mal aux Italiens. Enflammés d'une ardeur unanime, tous les soldats du Pape se promettent bien de mourir jusqu'au dernier sur la brèche avant que l'ennemi la puisse franchir.

Mais telle n'est pas la pensée de l'auguste Pie IX. Souverain et père à la fois, son cœur est agité de sentiments divers. Souverain, il doit maintenir ses droits et protester contre la violence; père, il ne peut se résigner à voir couler le sang de ses enfants :

« Aussi, avait-il ordonné qu'on arborât le drapeau blanc, dès qu'une brèche serait faite aux murailles. A dix heures, le mur de la porte Pia s'était écroulé. Là se battaient un grand nombre de zouaves avec leur colonel, M. Allet, le commandant de Trousures, les capitaines Berger, Desclée, de Gastebois, qui rivalisaient de bravoure. Beaucoup gisaient par terre tués ou blessés; parmi ces derniers, les lieutenants Brondois et Niel. Quand on éleva le drapeau parlementaire, les Italiens continuèrent le feu, et une colonne essaya de franchir la porte, où le combat dura encore un moment jusqu'à ce qu'on eût fait entendre raison aux Italiens. Les troupes ennemies entrèrent alors dans la ville, mornes, silencieuses, comme honteuses du rôle qu'on leur faisait jouer. Mais elles y laissèrent entrer à leur suite une horde de misérables qui accablèrent d'insultes les vaincus et allèrent jusqu'à massacrer dans les rues des soldats isolés. Ainsi tomba le gouvernement temporel du Pape, dans une lutte glorieuse qui donnait le plus solennel démenti aux prétendues aspirations des Romains.

« Les pontificaux restèrent jusqu'au lendemain prisonniers dans la cité Léonine. Avant de quitter la place St. Pierre, où ils avaient bivouaqué, ils demandèrent à voir une dernière fois le Saint Père. Pie IX parut à une fenêtre du Vatican. Le colonel Allet éleva son épée, et aussitôt un immense cri d'amour accueillit le Pontife, le Souverain, le Père bien aimé. Le Pape bénit sa fidèle armée, et on l'emporta défaillant. Quels lieux pour ses serviteurs et surtout pour ses zouaves, qui lui avaient donné depuis dix ans leur jeunesse, leur sang, la meilleure partie de leur âme ! »

Peu de temps après la mémorable scène dont on vient de lire le récit se produisit un incident que nous devons noter, car il montre bien mieux que ne le pourraient faire de longs discours la corrélation étroite qui existe entre les destinées de la France et de la Papauté (étroite aussi) de ces deux grands ennemis de tout ordre, de toute justice, de toute civilisation, de toute liberté : César et la Révolution.

Pendant que les soldats du Pape, prisonniers mais non vaincus, défilaient devant leurs agresseurs, hors de la porte Saint-Pancrace, pour rendre leurs armes, ils virent tout à coup et non sans étonnement un personnage se placer en face de l'état-major italien, et, comme l'a si bien dit l'un d'eux, « insulter par sa présence à la morale publique et à une noble infortune. »

Ce personnage, c'était M. le baron d'Arnim, ambassadeur de Prusse à Rome.

Rien ne motivait la présence de M. l'ambassadeur en un tel lieu, à un tel moment, ou plutôt... Mais, passons.

Après la remise des armes, les zouaves sont emmenés à Civita-Vecchia. Jetés brutalement sur la paille, privés de nourriture, ils ont la bonne fortune de rencontrer des âmes généreuses qui s'intéressent à leur triste sort. A Rome, M. Lefebvre de Behaive, premier secrétaire de l'ambassade de France, chargé d'affaires par intérim, et tous les attachés de l'ambassade leur avaient déjà rendu de très grands services. A Civita, M. Pascal, de Marseille, membre du comité catholique, parvient enfin, non sans peine, à distribuer des vivres aux prisonniers mourants de faim.

Le commandant de la frégate française l'Orénoque, en station à Civita-Vecchia, M. Briot, homme de cœur dans toute la belle force du mot, accueillit fièrement à son bord les débris de l'armée pontificale :

« Le 25 septembre, qui était un dimanche, après la messe célébrée par leur aumônier sur le pont de la frégate, les zouaves se rassemblèrent autour de leur colonel. Le capitaine de Fumel déploya le drapeau du régiment, qu'il avait emporté en le cachant dans les plis de sa ceinture et, après avoir salué une dernière fois ce glorieux drapeau troué des balles de Mentana, les zouaves se le partagèrent. Chacun voulut en emporter un fragment et garder sur son cœur cette relique, talisman de la foi, du courage et de l'honneur. Selon l'expression du commandant d'Albion, c'étaient pour la plupart d'entre eux les débris de leurs opimes de leurs campagnes. Ensuite les zouaves passèrent du bord de l'Orénoque sur un paquebot des Messageries, l'Ulysses, qui était venu les chercher, et ils quittèrent aussitôt le port de Civita-Vecchia.

« Ce qu'ils ressentirent durant la traversée, on le devine. Sur le rivage de l'Italie, ils laissaient leurs plus chères espérances détruites; Rome, leur seconde patrie, souillée par la révolution sacrilège, le Pape prisonnier et sa royauté abattue sans qu'il apparût une main humaine capable de la relever. Mais s'ils regardaient du côté de la France, quelle désolation !... Ce n'est pas l'heure toutefois pour des soldats de s'abandonner à leur tristesse... Pas un d'eux n'hésitait sur le devoir qu'ils allaient suivre... Iraient-ils se disperser dans les rangs de l'armée et de la garde mobile, ou bien resteraient-ils unis pour former ensemble un nouveau corps ? Ce dernier projet était, comme par instinct, dans la pensée de tous »

On sait comment ils l'exécutèrent.
(A continuer.)

LA FILLE DU PRESIDENT

Correspondants et reporters en auront été, cette fois, pour leurs frais. La consigne donnée au gardien de la Maison Blanche a été fidèlement observée, et seules les personnes munies d'une lettre d'invitation, ont pu entrer pendant la matinée. C'est donc à une dépêche de la presse associée que l'on doit les quelques détails suivants sur le mariage de Miss Nellie Grant avec M. Sartoris.

La cérémonie nuptiale a été célébrée le matin à 11 heures, par le révérend M. Tiffany, ministre méthodiste. Le salon dans lequel elle a eu lieu était élégamment décoré de fleurs, et la musique de l'infanterie de marine a exécuté plusieurs morceaux.

Miss Grant, à son entrée dans le salon, était conduite par son père; M. Sartoris était accompagné par M. Frédéric Grant qui lui servait le garçon d'honneur. Derrière le président et sa fille, venaient Mme Grant et ses deux fils, Ulysses et Jessie. La mariée avait pour demoiselles d'honneur Milles Barnes, Fish, Drexel, Dent, Porter, Conkling, Sherman et Frelinghuysen.

Après la cérémonie, le révérend Tiffany a embrassé la mariée; son exemple a été suivi par toutes les dames invitées. Quant à M. Sartoris, il a dû échanger force poignées de main.

Arrivés, jeudi soir, à New-York et descendus à l'hôtel de la cinquième avenue, M. et Mme Sartoris y ont été rejoints hier par le président qu'accompagnaient Mme Grant et ses trois fils. Le général Grant et les deux autres maris ont dîné et passé la soirée chez un de leurs amis qui habite le haut de la ville.

On raconte que le président interrogé à la Maison Blanche par une dame aussi tant à la cérémonie de jeudi, et qui tenait à savoir s'il était satisfait d'un mariage qui l'obligeait à se séparer de sa fille unique, aurait tout d'abord répondu avec son lachisme habituel qu'il avait vu cette union avec d'autant plus de plaisir qu'il espérait bien que sa fille viendrait souvent voir sa famille. Puis comme la questionneuse, ne se contentant pas de cette réponse, insistait et demandait à M. Grant : «—Combien de fois désireriez-vous qu'elle vint vous visiter ? »—« Je désire qu'elle vienne nous voir deux fois par an, répliqua celui-ci, et que chaque fois elle reste six mois. » *Se non è vero è ben trovato.*

Le fait est que le président a pour sa fille unique une vive et profonde tendresse. Tout le monde s'accorde, du reste, à rendre justice aux charmantes qualités de la jeune femme et les nombreux et riches présents qu'elle a reçus à l'occasion de son mariage prouvent combien est générale l'affection qu'elle a su inspirer à ses amis d'enfance et à ceux de sa famille.

LE DEPART DES PELERINS

Le *Pereire* a emporté samedi, le 23 mai, la première cohorte de pèlerins qui soit partie des rives de l'Amérique. Les pèlerins avaient entendu à 8 heures du matin une messe basse célébrée par l'archevêque McCloskey dans la cathédrale de St. Patrice. Tous ont reçu la communion; mais, à raison de la pluie qui tombait à torrents, on a renoncé à la procession projetée. Après la messe l'archevêque a adressé une touchante allocution aux pèlerins et leur a donné sa bénédiction. Il a béni également la bannière qu'ils emportent pour être déposée dans la chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes. A 1 heure du matin le major John Kelly, président du pèlerinage, avait envoyé au Saint-Père, à Rome, le télégramme suivant en latin :

« Le docteur Dwenger, évêque de Fort Wayne (Indiana), avec beaucoup de révérends prêtres et de pèlerins, au nombre de 108, partant par le steamer français *Pereire* pour Lourdes et Rome, implore la bénédiction apostolique. »

A 11 heures est arrivée cette réponse :
« Le Saint-Père envoie sa bénédiction fervente à l'évêque Dwenger et aux pèlerins qui l'accompagnent. »

Dès deux heures de l'après-midi, la jetée de la Compagnie Transatlantique et ses abords présentaient un coup d'œil extraordinaire. La foule accourue pour voir partir les pèlerins était si considérable qu'on ne circulait qu'avec une extrême difficulté et que la police ne laissait pénétrer dans le « wharf » que les personnes justifiant qu'ils avaient des parents ou amis parmi les passagers du *Pereire*. A bord du steamer, il était impossible de se frayer un passage sur les ponts tant était grand l'encombrement. Les voitures amenant les pèlerins ont commencé à arriver au quai Transatlantique quelques minutes après deux heures. L'évêque Dwenger est arrivé un des premiers et a été salué par une série de hurrahs étourdissants. Une pareille ovation a été faite à l'évêque Corrigan, de New-Jersey, venu pour dire adieu à son frère, qui est l'un des membres du pèlerinage. Ceux des pèlerins qui, pendant leur séjour à New-York, étaient descendus à l'hôtel Metropolitan, sont arrivés processionnellement, escortés par une centaine de membres de diverses sociétés catholiques. Leur apparition a été le signal de nouveaux vivats. Parmi la multitude qui se pressait sur la jetée, on remarquait beaucoup d'ecclésiastiques et de nombreuses sœurs de charité.

A trois heures et demie a commencé la scène des adieux, des embrassades, des larmes et des génuflexions qui a été vraiment touchante. A quatre heures, un coup de sifflet a annoncé que les malles étaient à bord du *Pereire*. Les amarres ont été lâchées, et le noble steamer a quitté majestueusement son dock, précédé, accompagné et suivi par une flottille de navires pleins d'amis des partants, et dont l'un, le *Virginia Seymour*, avait été mis par M. McKenzie, de la Compagnie Transatlantique, à la disposition des représentants de la presse et d'éminents invités, tant laïques qu'ecclésiastiques. Au moment où le *Pereire* quittait son mouillage, des canons installés par le lieutenant Ellers, de l'artillerie du comté d'Hudson, sur le dock Henwood et celui du pied de Morris street, ont tiré une salve de treize coups en l'honneur des pèlerins de New-York.

Au large de South-west Pitt, l'évêque Dwenger a donné sa bénédiction aux personnes à bord du *Virginia Seymour*, puis a demandé 3 hurrahs pour l'Union catholique. Ils ont été donnés de grand cœur et s'avis par trois autres hurrahs, partis spontanément de tous les navires, en l'honneur du capitaine Surmont du *Pereire*. Ce steamer a été accompagné par le *Major* jusqu'au large de San y Hook, et quand les deux navires se sont séparés, les pèlerins du *Pereire* ont fait pleuvoir un véritable déluge de bouquets sur le pont du *Major*.

On sait que les pèlerins emportent une offrande de plusieurs milliers de dollars au pape. Les noms des souscripteurs sont inscrits sur un magnifique album, dont la reliure seule a coûté \$65, et qui sera également remis au Saint-Père. La magnifique bannière destinée à Notre-Dame-de-Lourdes est estimée à \$800.

FAITS DIVERS.

ACCIDENT.—Le 26, au moment de la réception de Mgr Fabre, à St. Vincent de Paul, un beau triste accident est arrivé. Un nommé Narcisse Maisonneuve, du village, au deuxième coup de canon en introduisant la cartouche avec la baguette, le coup se déchargea dans les deux mains de l'infortuné; il a le bras droit cassé et la main gauche horriblement brûlée. Il fut transporté immédiatement chez le Dr. Pomerville qui lui donna les soins nécessaires.

LA LETTRE POPE-MACDONALD.—La lettre que nous publions ci-dessous éclaircirait tout le mystère qui a entouré la disparition

de la fameuse lettre Pope-Macdonald, et elle est destinée à changer la face des choses dans cette affaire. M. Boyes, employé au département de la milice en cette ville écrit ce qui suit au président de la commission d'enquête du bureau de poste :

Montréal, 11 avril 1874. 219, rue Visitation.

« Monsieur,

« Voyant que M. Palmer, employé du bureau de poste de Montréal, est accusé d'avoir trempé dans la prétendue soustraction de la lettre Pope-Macdonald, je désire donner les informations suivantes à la commission à ce sujet, afin d'exonérer de tout blâme M. Palmer et de le réhabiliter aux yeux du public :

« Le matin du 2 septembre dernier, je suis allé au bureau de poste, chercher les lettres adressées au bureau de la milice où je suis employé. J'en reçus un certain nombre, et lorsque je fus rendu au bureau de la milice, je m'aperçus qu'il y en avait une adressée à l'hon. J. H. Pope. L'enveloppe avait évidemment été mal cachetée, car lorsque je la trouvai, elle était ouverte. Observant que la lettre était affranchie à cause du nom du député ministre de la justice qu'il y avait dessus, et sachant la position que M. Pope occupait au gouvernement, je présentai que le contenu de la lettre était de nature politique, et j'en pris communication.

« Considérant que M. Young y était injustement traité, j'adressai à ce monsieur une autre enveloppe dans laquelle je mis la lettre et je la lui expédiai pour qu'il en prit communication; je déclare solennellement que ni M. Young ni M. Palmer, ni aucun autre en dedans ou en dehors du bureau de poste (à part moi) ne connaissait quoique ce fut de cette affaire; je ne désire nullement qu'on prenne cette lettre pour une tentative de justification ou d'atténuation, et ce n'était aucunement dans le but de recevoir quelqu'avantage personnel direct ou indirect que j'ai agi de la sorte. M. Young ne sait pas que je vis et M. Palmer me connaît à peine de nom. Mon seul désir est d'empêcher que d'autres soient condamnés pour mes propres fautes. Comme il me paraît bien possible que je laisse le pays et que je n'ai plus le moindre désir (si je puis l'éviter) de devenir martyr politique, cette lettre ne vous sera adressée que lorsque les circonstances nécessiteront sa production.

« Je conclus en vous donnant respectueusement l'assurance que l'histoire de cette fameuse lettre, est telle que je viens de la raconter.

« On peut avoir des moyens plus nombreux d'identification et de comparaison d'écriture en référant au bureau de milice, à moins que ces experts infailibles, ne connaissent mieux cette affaire que moi.

Je demeure, monsieur,
Votre, etc.

THOMAS BOYES.

Un duplicata de cette lettre qui est datée du 11 avril a été adressée à M. Palmer. Elle a été laissée entre les mains de Mme Boyes qui devait la produire si quelqu'un était accusé à tort. M. Boyes, qui était parti pour les Etats-Unis, est revenu vendredi dernier à Montréal, il a expédié cette lettre samedi, et est reparti de suite.

Avant de quitter la ville, Boyes a laissé à sa femme une lettre adressée au ministre de la Justice, et marquée *privée*. Cette missive n'a pas été envoyée à destination. En voici le contenu :

219, rue Visitation,
Montréal, mai, 1874.

« Monsieur, M'attendant à ce que la proposition contenue dans ma communication du 14 du courant ne fût pas acceptée, je vous avais écrit cette lettre et j'étais prêt à la faire parvenir à son adresse, dans le but d'exonérer de blâme M. Palmer. Néanmoins, vous avez accédé à ma demande, comme je le vois par le *Herald* de Montréal d'aujourd'hui. Je vous écris, car je crois que la lettre que je vous envoie fera connaître toute l'histoire de la lettre Pope-Macdonald, depuis le moment de sa disparition du bureau de poste de Montréal, jusqu'à ce qu'elle soit tombée entre les mains de M. Young.

« Si vous désirez d'autres informations, envoyez-moi une lettre à l'adresse ci-dessus, et je vous répondrai immédiatement. Et je demande respectueusement la permission de m'informer si les autorités ont l'intention de me démettre de l'emploi que j'occupe maintenant au bureau de la milice, en cette ville.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur,

Votre obéissant serviteur,
THOMAS BOYES.

La commission d'enquête a recommencé à siéger pour prendre en considération la confession de Thomas Boyes. Le Major de Brigade Baco, a d'abord comparu, voici le résumé de sa déposition :

Thomas Boyes a été employé comme commis depuis plusieurs années au bureau de milice. Il allait quelquefois au bureau de poste chercher les lettres adressées au bureau de milice. Lorsque le témoin a vu pour la première fois la *fac simile* de l'écriture de l'enveloppe de la lettre Pope-Macdonald, il l'a de suite reconnu pour l'écriture de Boyes. Il est allé de suite trouver M. Chapleau, le solliciteur-général alors chargé de l'enquête qui se faisait sur la soustraction de cette lettre. M. Chapleau a remercié le témoin pour ces informations et lui a dit qu'il s'occuperait de la chose. Le nommé Boyes, d'après le témoin, était un homme capable d'ouvrir une lettre qui ne lui appartenait pas. Il était adonné à l'imtempérance. Il a servi à l'armée et écrit ordinairement avec une plume métallique. Le témoin n'a pas donné de renseignements aux autorités du bureau de poste parce qu'il a cru que les informations qu'il avait données à M. Chapleau étaient suffisantes.

Le colonel Fletcher a ensuite comparu; voici en résumé ce qu'il a dit :

Il était député adjutant-général du district militaire numéro cinq; il dit que le 21 mai Boyes a paru très-troublé de l'enquête qui se faisait au sujet de la disparition de la lettre Pope-Macdonald, et il dit alors presque tout ce que contenait la lettre qu'il a adressée à la commission à ce sujet et qu'il était décidé à avertir les commissaires comme il l'a fait. Boyes a dit au témoin qu'il avait écrit à l'hon. M. Dorion lui découvrant tout, lui disant qu'il tairait son nom jusqu'à ce qu'il eut reçu une assurance de pardon.

Le témoin a conseillé à Boyes de se rendre devant la commission et de faire des aveux, mais il a répondu qu'il préférerait ne pas y aller, et qu'il écrirait aux commissaires; son esprit paraissait troublé surtout depuis son retour des Etats-Unis.

Depuis qu'il est parti, il n'a pas su où il était. D'après le témoin, les mots "for the information" et ceux "by a friend" sur le papier envoyé à M. Young, sont de l'écriture de Boyes. L'écriture de l'enveloppe ne paraît pas au témoin être celle de Boyes. Boyes a reçu une bonne éducation, est très-intelligent et s'est toujours intéressé aux affaires politiques.

Le témoin n'a pas donné ces renseignements aux autorités du bureau de poste parce qu'il n'en a reçu l'autorisation de l'adjudant-général à Ottawa que samedi dernier.

TROIS-RIVIERES EN ENOÏ.—On lit dans le Constitutionnel :

Notre bonne ville des Trois-Rivières ordinairement si calme, si tranquille, si peu travaillée par les émotions fortes, se trouve en ce moment dans un véritable état de panique. Il y a des incendiaires au milieu de nous et des incendiaires d'une audace incomparable. Tous les citoyens sentent qu'ils sont menacés dans leur repos et même dans leur vie. Dès que la bruyante commode, personne n'est rassuré, chacun craint que son tour ne soit arrivé.

Beaucoup de gens n'osent plus dormir et passent la nuit à veiller autour de leurs propriétés. La ville d'ailleurs est remplie de rumeurs sinistres. On entend désigner plusieurs jours d'avance les endroits où le feu sera mis, et les tentatives particulièrement audacieuses de ces jours derniers ont mis le comble à l'inquiétude. L'incendie de lundi soir qui a détruit l'ancien moulin à l'huile et la maison de M. A. Duchaine, ancienne résidence de M. G. A. Gouin, est venu comme pour donner le défi au Constitutionnel qui disait ce jour-là que les citoyens devaient veiller pour saisir les auteurs criminels de pareils attentats.

Depuis ce temps-là une porte de l'école des Frères, rue St. Pierre, a été enfoncée, et le feu a été allumé dans un pupitre de livres. Il était à peu près dix heures du soir, lorsque trois braves jeunes gens passant par cette rue ont par hasard découvert l'incendie commençant et ont donné l'alarme aux Frères qui ont maîtrisé le feu dans son origine, quoique l'intérieur du pupitre fut déjà tout en flammes. A côté de ce pupitre on a trouvé deux ou trois allumettes chimiques cassées et éparées sur le plancher et deux ou trois autres qui avaient été allumées, mais qui évidemment n'avaient pas servi à promettre un incendie sérieux. En arrière de l'école on a retrouvé des traces qui sont probablement celles de l'incendiaire. On a retracé ses efforts pour mettre le feu à la grange de M. Moses Hart, et on a retrouvé là plusieurs allumettes à moitié consumées.

On parle aussi de tentatives pour mettre le feu à la cathédrale.

Hier soir, on prétend que le commencement d'incendie qui a eu lieu chez M. Bouchard, rue Badeau, a été mis par un paquet d'étoupes goudronnées ou autres matières combustibles de ce genre-là.

Ce qui y a de plus étrange en tout cela, c'est qu'on ne peut comprendre ce qui peut animer de pareils misérables. Ce n'est pas le besoin d'ouvrage, il y a plus d'ouvrage qu'il ne s'en peut faire. Comme nous aimons à ne rien taire, nous dirons qu'il y a des gens qui soupçonnent les agents de pompes à incendie, mais tout cela est absurde.

EMPOISONNÉ—On rapporte que six personnes se sont empoisonnées en mangeant du sucre d'érable fait à l'Original.

Un enfant du nom de Muirs est mort après en avoir consommé une très petite quantité. On pense que les autres se rétabliront.

On apprend que l'eau d'érable a bouilli dans des chaudrons de cuivre et qu'elle y a séjourné tellement longtemps qu'il s'est formé un oxyde de cuivre ou vert-de-gris.

TRÈS.—Dimanche, le 24 mai dans la matinée, M. F. Macbeth a été la victime d'une fatale imprudence. Il s'était rendu avec quelques amis jusqu'à l'île de Boucherville, pour s'y livrer au plaisir de la chasse.

Voulant lancer son chien de chasse pour faire lever le gibier, l'animal se montra récalcitrant. Alors pour le faire avancer, M. Macbeth le frappa avec la crosse de son fusil qui était armé. L'arme partit et l'infortuné chasseur reçut toute la charge dans la poitrine.

Il tomba raide mort, comme foudroyé.

Le corps de M. Macbeth a été rapporté à sa résidence, rue Wolfe.

LE RHIN ALLEMAND.—M. M. A. I. Boucher vient de publier une édition canadienne du *Rhin Allemand*, musique de Félicien David. Prix : 25 cts.

Ce chant patriotique a fait le tour de la province durant la guerre franco-prussienne; les espérances qu'il exprime n'ont pas été réalisées, mais on aimera maintenant à le mettre à la place d'honneur dans le salon comme souvenir de nos propres émotions durant cette lutte gigantesque.

Philomène Guibert appartenant à une respectable famille des environs de St. Hyacinthe, était aux Etats-Unis depuis cinq ans. A la fin de mars dernier, malade et presque privée de raison, elle voulut revenir auprès de ses parents, emportant avec elle ses économies. Une amie l'accompagna jusqu'à Worcester, lui acheta son ticket, et coud son petit trésor dans un pan de sa robe.

A Worcester cette amie la confia à une jeune fille. Mais à St. Albans les voyageurs avaient pris les chars différents. Il était certain toutefois que cette fille s'était rendue à Montréal le 1er avril par le train venant de St. Jean.

Un mois et demi s'était écoulé et la famille Guibert après beaucoup de recherches à Montréal et ailleurs n'avait pu obtenir aucun renseignement sur leur enfant. A leur demande le gouvernement autorise une enquête sur cette étrange disparition. Car il y avait lieu de soupçonner un crime. Pendant cette enquête une lettre a été reçue par la famille Guibert venant de la révérende Supérieure des Sœurs de la Miséricorde à Montréal, l'informant que leur fille était dans leur maison.

Cette fille rendue à Montréal s'était égarée dans les rues. Epuisée de fatigue, des passants l'avaient interrogée et voyant qu'elle ne possédait pas son intelligence et qu'elle se trouvait sans asile, ils avaient chargé un cocher de la conduire chez les Sœurs de la Miséricorde.

Aujourd'hui Philomène Guibert dont la disparition a donné lieu aux suppositions et aux rumeurs les plus sinistres, est au sein de sa famille et on a retrouvé dans le pan de sa robe soigneusement cousue la jolie somme de \$560, fruit de cinq années de labeurs.

LE REGNE DES LOUPS.—Le règne des loups approche, si l'on en juge par l'incident qui vient de se passer à Ste. Marie de la Beauce. On peut s'attendre à voir quelque bon jour les loups,

organisés en armée disciplinée, faire le siège régulier de quelque village, l'emporter d'assaut et se constituer en république.

Voici le dernier exploit accompli par messieurs les loups, dans le village Ste. Marie. Dans la nuit du 25 au 26, vers onze heures du soir, M. Abraham Mercier, cultivateur, fut éveillé par des hurlements féroces qui semblaient venir de sa grange. Il se leva et y courut avec ses fils pour se rendre compte de ce bruit étrange. En arrivant à l'entrée de sa bergerie, ils se trouvèrent face à face avec six loups qui avaient commencé le carnage des moutons. Dix brebis teintes de sang étaient étendues sur le sol, et le reste du troupeau n'aurait vraisemblablement pas tardé à subir leur sort. S'armer de haches et de pioches fut l'affaire d'un instant et M. Mercier, et ses fils, eurent bien vite abattu trois des audacieux agresseurs. Les autres s'échappèrent et prirent la fuite.

Non content de cette immolation, l'un des fils de M. Mercier, jeune homme d'une force herculéenne, se mit à leur poursuite et réussit à en blesser un quatrième. Alors un combat terrible s'engagea entre le jeune Mercier et les trois loups qui paraissaient décidés à vendre chèrement leur vie. Il les attendit de pied ferme. Un second coup de hache abatit le premier et la lutte s'engagea avec les deux autres, lutte qui commençait à devenir dangereuse quand les deux autres Mercier, père et fils, arrivèrent à son secours. Un seul loup a pu s'échapper et prendre le chemin des bois. Le récit de son aventure aura sans doute pour effet d'inspirer une terreur salutaire à ceux de ses confrères loups qui seraient tentés de renouveler cette expédition audacieuse.

Cet incident a fait sensation dans le village Ste. Marie. Les Mercier sont revenus à la maison en chantant :

Toujours je m'en irai chez nous,
Car j'ai pas peur des loups.

NOUVEL APPEL.—Plus de vingt mille personnes liront l'annonce de cette Loterie... Or, si ces vingt mille personnes le voulaient, n'acheter que 4 ou 10 des billets de cette loterie, quel résultat magnifique. Plus de vingt mille piastres seraient en effet le riche produit de ce petit sacrifice commun.

Encore une fois, il suffit de le vouloir... Ah! quel beau spectacle aux yeux du Ciel, si tous ensemble, spontanément, de tout cœur, nous nous rendions à l'humble et sincère appel qui nous est fait! Comme la Vierge de Lourdes, notre commune Mère, sourirait de bonheur en voyant ses chers enfants, se donner ainsi tous la main, pour lui ériger un monument digne d'Elle, digne de son cœur divinement bon!...

Chose digne de remarque, c'est qu'à l'heure qu'il est, bien qu'il y ait déjà partout dans le monde catholique un grand nombre d'autels consacrés à honorer Notre-Dame de Lourdes, il n'y a cependant que deux églises qui s'élèvent en son honneur... L'une en Europe, dans la vieille France, dans une de ses petites villes à Lourdes, et l'autre, en Amérique, dans la nouvelle France, à Montréal, à Ville-Marie.

C'est la vieille et la jeune France qui semblent s'entendre, se donner réciproquement la main! c'est la Mère et la Fille qui, mues par un même sentiment de foi, de piété filiale, semblent vouloir se réserver exclusivement l'honneur de lui donner chacune chez elle, un palais magnifique, un trône splendide, un petit ciel en un mot.

Dieu le sait, si nous élevons ce nouveau sanctuaire en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, c'est uniquement pour aire éclater davantage, faire rayonner d'un plus vif éclat, la gloire incomparable de son Immaculée Conception et par là nous mériter une plus large part dans ses miséricordes.

Nous nous empressons donc tous de favoriser une œuvre aussi belle, aussi sainte.

Nous n'attendons pas même à demain, mais dès aujourd'hui nous répondrons de tout cœur à l'appel qui nous est fait.

O Marie, bénissez cet appel à l'amour de tous vos enfants!

On pourra se procurer des billets, en s'adressant soit à L. O. Héty, écuyer, notaire, rue St. Jacques, No. 16, soit au Rev. H. R. Lenoir, au Presbytère de l'église St. Jacques, rue Ste. Catherine, No. 473

Il y a des dépôts de ces billets chez MM. Fabre et Gravel, rue Notre-Dame, No. 219.

Chez MM. Chapelain et Labelle, rue Notre-Dame, No. 174.

Chez M. Perry, coin des rues Craig et St. Laurent.

On donne le 10e à ceux qui achètent 10 billets à la fois.

Ainsi pour 10 billets \$2.25, pour 20 \$4.50.

Les personnes qui désireraient nous aider à placer de ces billets sont priées de s'adresser au Rev. H. R. Lenoir, Montréal, rue Ste. Catherine, No. 473.

On donne le dixième aux personnes qui aident à vendre de ces billets.—*Communiqué.*

NOTES GRAVURES

LE PETIT ARCHITECTE.

Cet enfant est déjà à l'âge où l'on commence à bâtir. Il fera plus tard des châteaux en Espagne et il sera bien moins heureux qu'en ce moment où il achève de construire un puissant édifice avec des dominos. Hélas! ce monument de sa jeune industrie s'écroulera tout à l'heure, et il lui faudra recommencer son travail. N'est-ce pas l'histoire de toute la vie?

LES CHAMPIONS DU CATHOLICISME EN PRUSSE.

On a lu souvent les noms de ces grands prélats, martyrs de la foi catholique. Nous croyons faire plaisir au lecteur en donnant aujourd'hui leur portrait. La persécution qu'ils ont subie avec du courage leur a mérité l'admiration du monde; elle marquera le commencement de la déchéance de l'empire allemand.

Voici les noms de ces prélats : 1. Mgr. Brinkmann, évêque de Munster; 2. Mgr. Forster, évêque de Breslau; 3. Mgr. Eberhard, évêque de Trèves; 4. Mgr. Lechodowski, archevêque de Posen; 5. Mgr. Melchers, archevêque de Cologne; 6. Mgr. Martin, évêque de Paderborn; 7. Mgr. Krémentz, évêque d'Ermeland; 8. Mgr. Marwitz, évêque de Kilm.

L'ARMISTICE DE VANT BILBAO.

Durant le siège de Bilbao un armistice a été signé, et

les soldats des deux armées rivales, placés aux avant-postes, en profitent pour faire connaissance, quittes à s'entr'massacrer tout à l'heure. Ces hommes-là ne se haïssent pas : pourquoi sont-ils condamnés à se tuer les uns les autres? Singulière chose que la guerre.

LES INONDATIONS DU MASSACHUSETTS.

Nous trouvons dans les dépêches et les journaux américains les détails suivants sur cette catastrophe :

Une correspondance de Northampton en date du 20, donne les détails qui suivent sur les villages inondés :

Le spectacle que présente aujourd'hui la vallée de la rivière Mill est de nature à faire apprécier l'énergie de ses habitants. Sans doute, les inondés de Williamsburg, de Leeds et de Haydenville doivent beaucoup aux milliers de travailleurs volontaires, qui ont quitté leur charrie ou leur atelier, pour les aider à faire disparaître, autant que possible, les traces du désastre, mais il faut reconnaître que, dès que le premier moment de surprise a été passé, ils se sont mis à l'œuvre avec un courage indomptable et qu'ils ont obtenu déjà des résultats incroyables.

Les voyageurs qui arrivent aujourd'hui dans la vallée peuvent encore reconnaître, à la route suivie par le torrent, qu'un accident grave a dû se produire récemment, mais le paysage n'a plus l'aspect de désolation qu'il présentait il y a deux ou trois jours.

Toutes les maisons qui sont restées debout sont réoccupées. Les haies et les barrières sont remplacées par des cordes et de tous côtés des tapis et des effets d'habillement sont étendus pour sécher. Les jardinets qui, d'ordinaire, entourent les cottages de la Nouvelle-Angleterre, n'ont pas encore été rétablis; mais, quoiqu'il en soit, le pays a repris un certain air de vie et d'animation.

Jusqu'à présent, MM. Hayden, Gere et Cie., sont, dit-on, seuls décidés à faire reconstruire leur manufacture et à y installer des machines à vapeur. Les autres fabricants ne sont pas assez riches pour employer ce moteur, et les habitants de la vallée sont résolus à s'opposer par tous les moyens possibles à la reconstruction du réservoir de Williamsburg.

A ce propos, je dois constater qu'une réaction complète s'est opérée dans l'opinion publique en faveur de M. Spellman, le surintendant de ce réservoir. Dans toute catastrophe, d'ailleurs, il faut un bouc émissaire; on ne peut donc pas trop s'étonner que quelques individus—étrangers pour la plupart—aient cherché, dans un premier moment d'exaspération, à accuser M. Spellman d'être, en partie, responsable du désastre dont ils étaient victimes. L'enquête, ouverte par le comité envoyé par la Législature du Massachusetts, a promptement établi que le surintendant n'avait jamais été prévenu de la mauvaise condition du réservoir et que toute la responsabilité du désastre devait être attribuée à la négligence, voire même à la mauvaise foi des ingénieurs et des entrepreneurs chargés de sa construction. Un de ces ingénieurs, M. Barrett, qui assistait à l'enquête, s'est empressé de quitter Northampton; et il a eu raison.

La milice est toujours à Williamsburg. Sa présence, qui a suffi pour tenir les voleurs en respect, est encore nécessaire pour éloigner les trop nombreux ivrognes qui, malgré la loi de tempérance et la misère générale, circulent dans les villages inondés. Les derniers enterrements ont donné lieu à des scandales regrettables.

Les souscriptions à Boston, à New-York, à New-Haven, etc., augmentent chaque jour; mais il reste encore beaucoup à faire. Les contributions en argent recueillies jusqu'à hier montaient à \$40,000 environ, et M. Bodman, le trésorier du comité de Northampton, estime à plus de \$100,000 la somme strictement nécessaire pour venir en aide aux inondés jusqu'à ce qu'ils aient recommencé à travailler.

Les noms suivants que nous empruntons au rapport officiel des personnes novées, sont publiés pour l'information de leurs parents et de leurs amis du Canada et des Etats-Unis :

WILLIAMSBURG, MASS.

R. J. Lavehoue (probablement Lavoie)

LEEDS, MASS.

Madame Louis Brunette âgée de 38 ans et sept enfants.

Eliza Charpentier.

Alexandre Louier.

Caroline Bonarey.

HAYDENVILLE, MASS.

Mme Antoine Brossier.

Mme Napoléon Benoit et son enfant.

Francis Brodeur.

Archibald Lecour.

Mde Mosier et sa bru.

Mme. Louis Messier et trois enfants (et sa fille madame

Napoléon Benoit.)

Mme. Posé, deux enfants (et sa fille Mme A. Brossier.)

Agnès George.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCES.

A Worcester, le 12 mai, Mme. Thérophié Laponne, une fille. Parrain et marraine, M. Léon Dion et Mlle. Onesime Bazinet.

A Woonsocket, R. I., le 16 mai, Mme. Côme Tétrault, un fils.

MARIAGES.

En cette ville, le 19 courant, à l'Évêché, par le Rev. M. Alphonse Villeneuve, Joseph Duclos, écuyer, marchand, de cette ville, à Mlle. Marie Flavie-Joséphine Lavoie, fille unique de Joseph Lavoie, éc., d'Hochebourg.

En cette ville, le 26 mai dernier, à l'église St. Jacques, M. Alphonse Thomas dit William, com. des marchand, de la maison Beauvais & Perrault, cond. usant à l'autel Mlle. Cornelia Loisel, fille aînée de F. X. Loisel, éc., marchand.

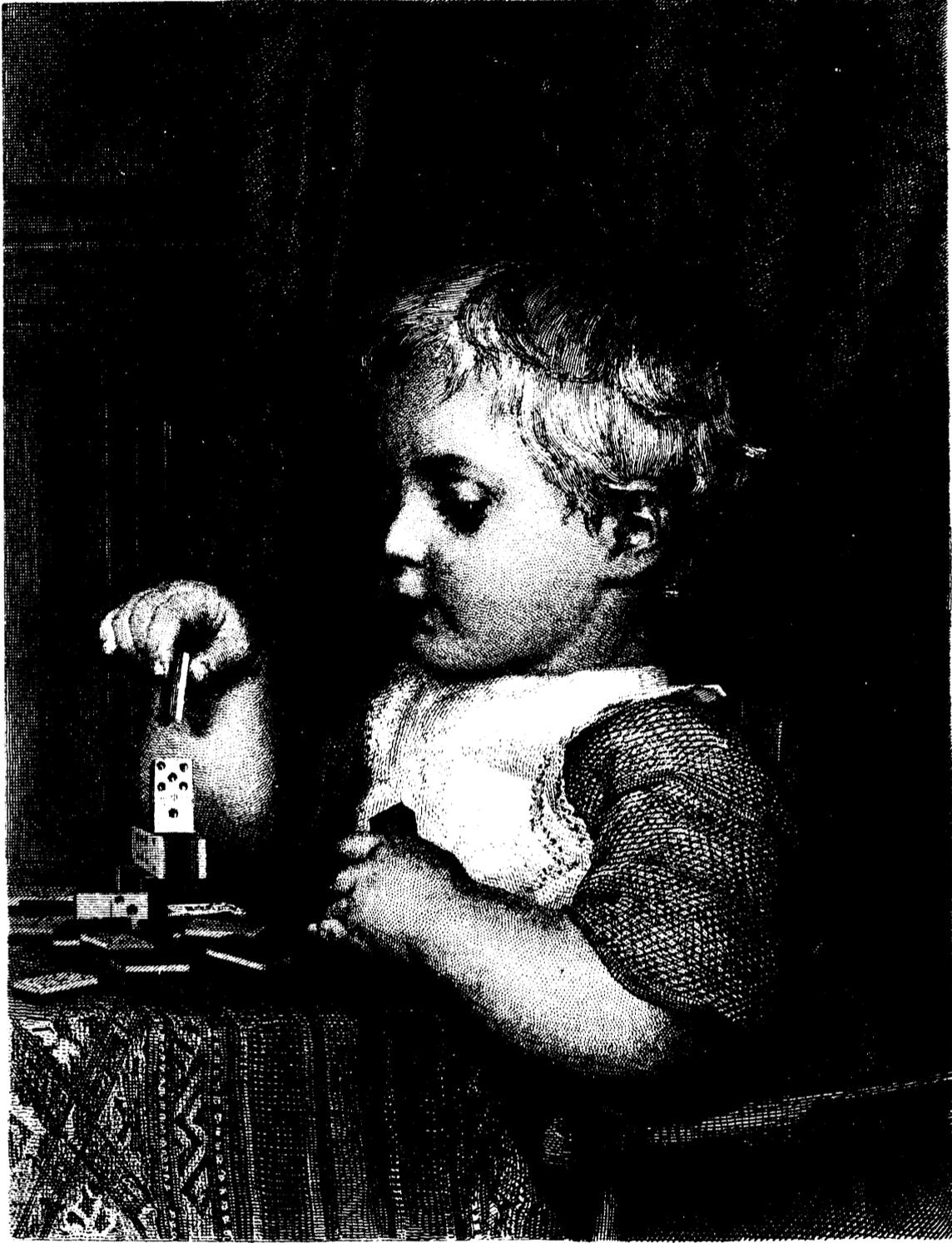
La bénédiction nuptiale a été donnée par le Rev. M. Lenoir. Nos meilleurs souhaits à l'heureux couple!

DÉCÈS.

A Troy, N. Y., le 17 mai, Marie Esther LeBeuf épouse de M. Théodule Lapré, marchand de chausures, âgée de 25 ans, 11 mois et 11 jours. Les journaux de St. Hyacinthe sont priés de reproduire.

A Tarryville, Conn., à l'âge de 5 mois et 2 jours, Joseph-Julien-Noël Henri, enfant de M. Noël Saucier.

A St. Fulgence, Saguenay, à l'âge de 26 ans et 6 mois, M. Cyrille Godin, agent de "L'Opinion Publique." Estimé de tous ceux qui l'ont connu, ce jeune homme emporte des regrets. Il est mort comme il a vécu: en chrétien.

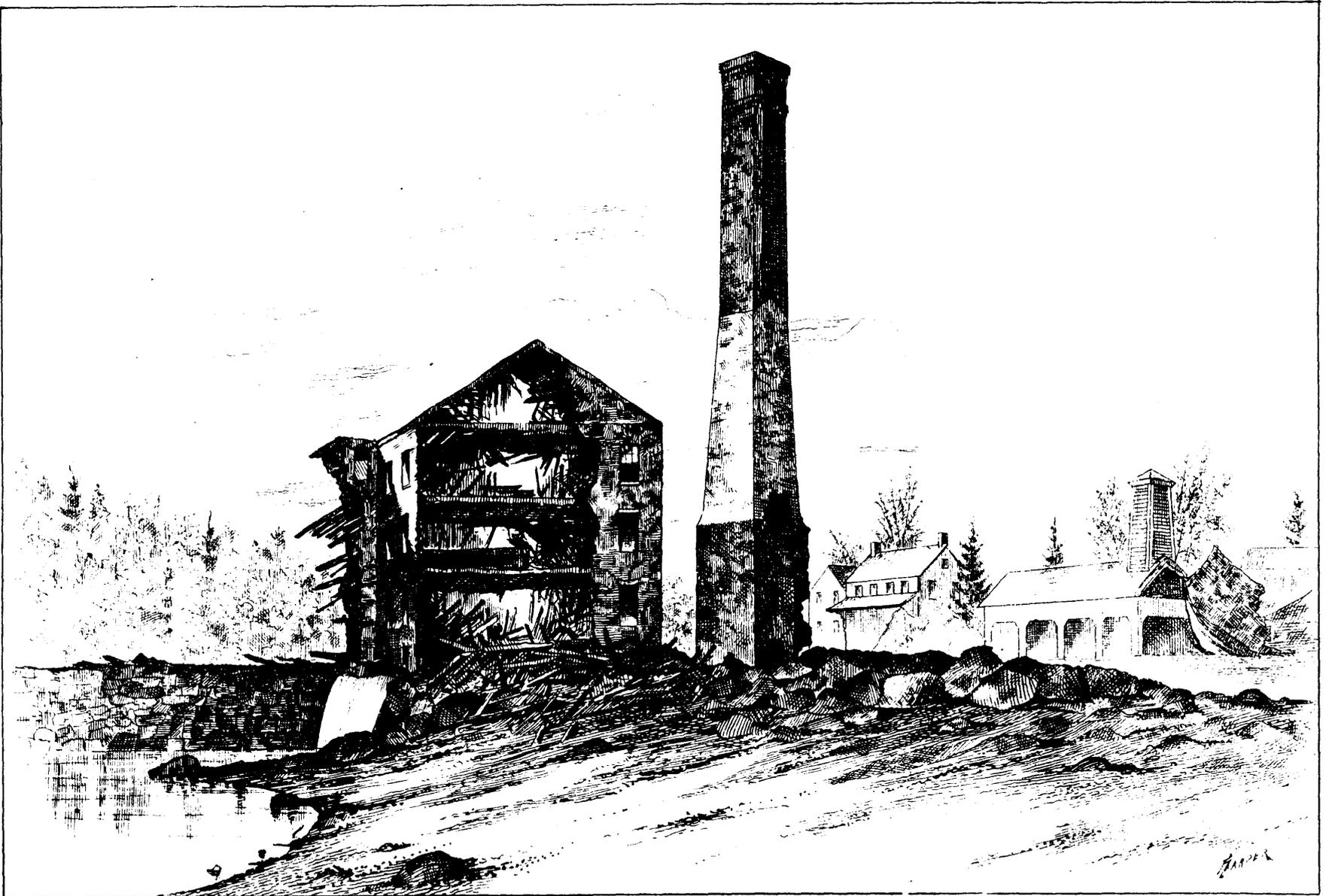


A. ANKER PINXT

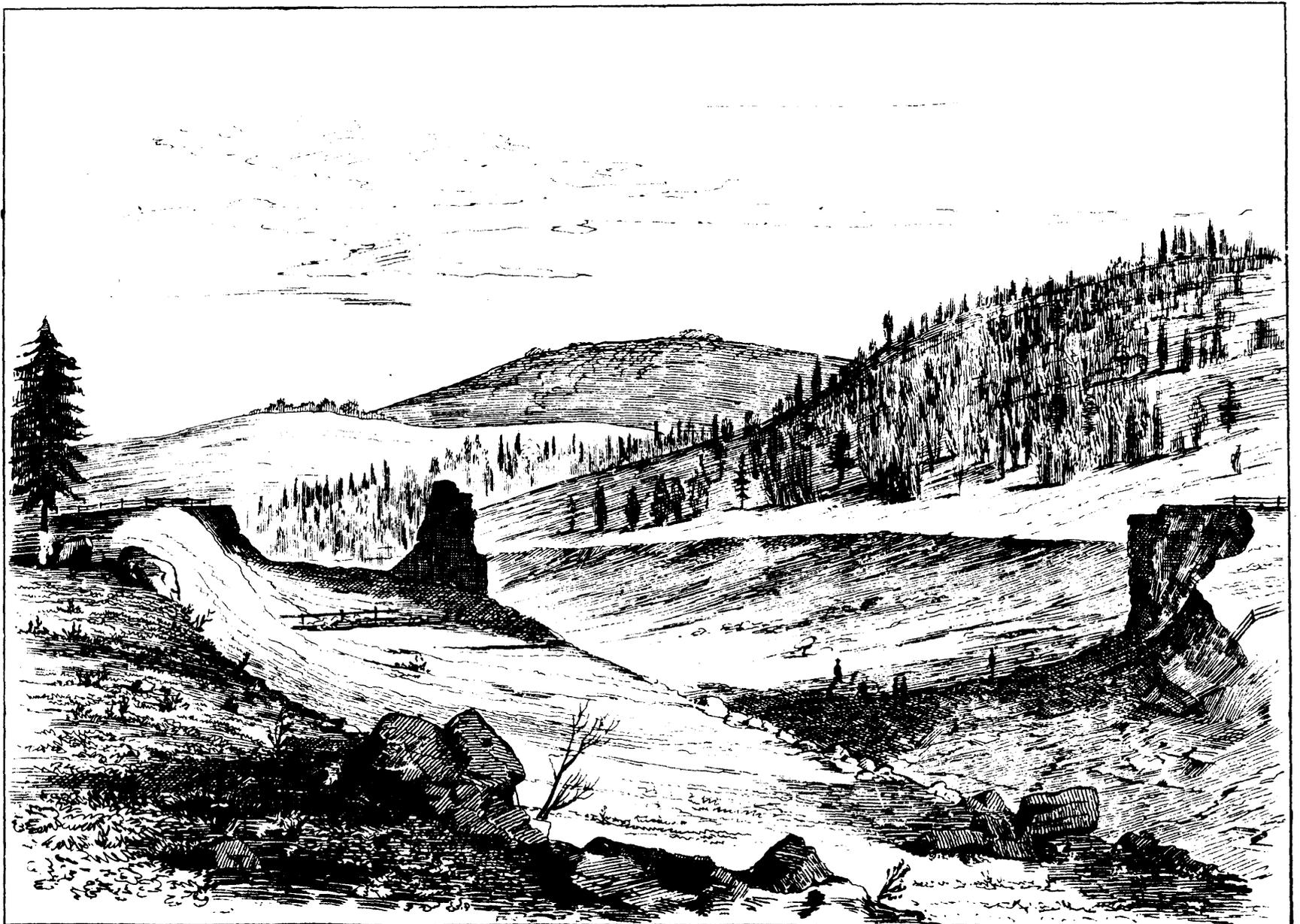
A. & F. VARIN SCULPT

LE PETIT ARCHITECTE

LA GRANDE INONDATION DANS LE MASSACHUSETTS

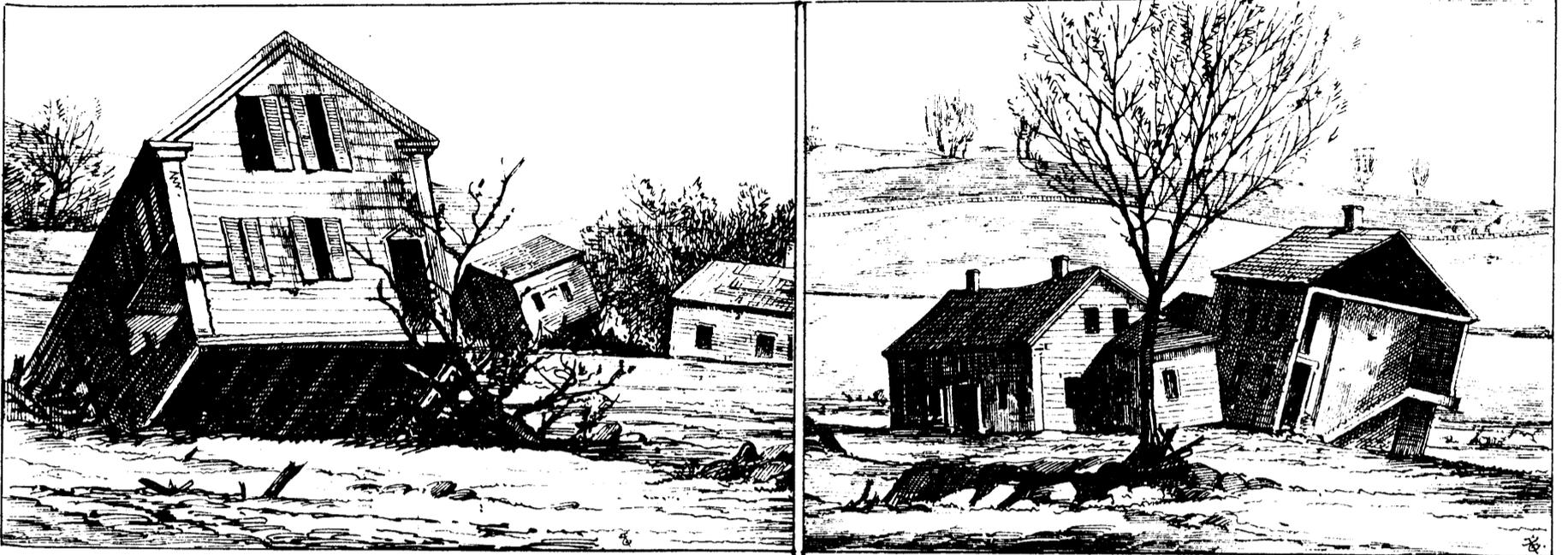


RUINES DE LA MANUFACTURE DE HAYDEN, GERE & C^{IE}, À HAYDEVILLE

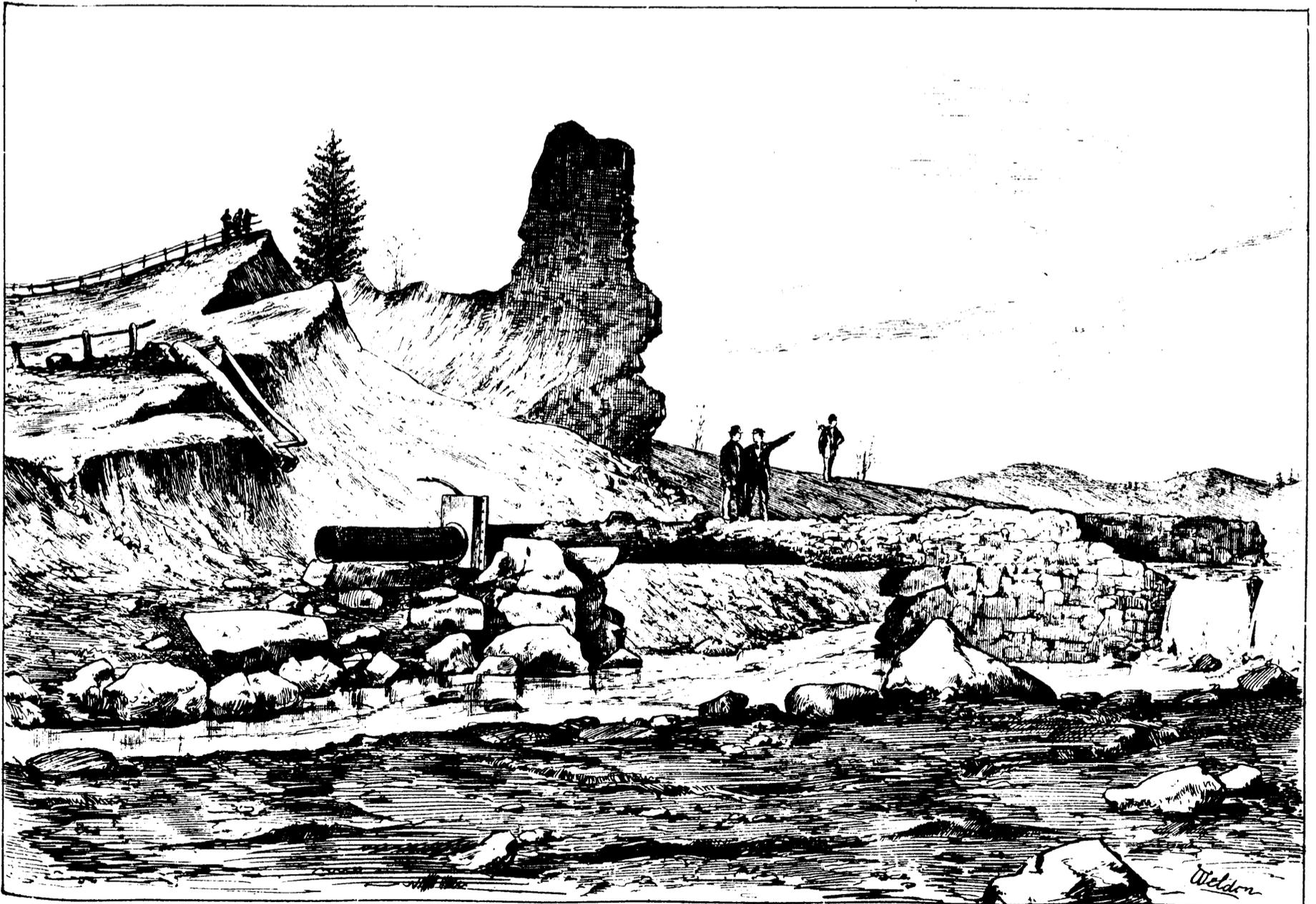


LE RÉSERVOIR DE WILLIAMSBURGH ET LA DIGUE ROMPUE

LA GRANDE INONDATION DANS LE MASSACHUSETTS



MAISONS DES OUVRIERS RENVERSÉES PAR LES EAUX



DÉBRIS DE LA DIGUE DE WILLIAMSBURGH



LES CHAMPIONS DU CATHOLICISME EN PRUSSE



L'ARMISTICE DEVANT BILBAO

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI 4 JUIN 1874

LA FIN DE LA SESSION

La dépêche télégraphique, dit le *National*, adressée à la presse annonçant la présentation du rapport du comité du Nord-Ouest était de nature à induire le public en erreur attendu que ni le rapport ni M. Geoffron, le président du comité, qui présenta ce document à la Chambre, n'ont exprimé d'opinion sur la question de l'amnistie. "Comme les témoignages qu'on désirait entendre n'ont pas encore tous été donnés, et que par conséquent l'enquête n'est pas terminée, le comité ne pouvait se prononcer ni faire autre chose que de soumettre les dépositions à la Chambre des Communes qui seule pouvait en disposer."

Comme nous l'avons dit, M. Mousseau a présenté une nouvelle motion au sujet de cette question de l'amnistie. Voici en quels termes le rapport télégraphique des journaux rend compte de cet incident :

M. MOUSSEAU propose qu'une humble adresse soit présentée à Sa Majesté, la priant qu'une amnistie générale soit accordée à toutes personnes accusées d'offenses commises durant et en rapport avec les troubles qui eurent lieu à Manitoba dans l'hiver de 1869.

M. HOLTON soutient que la motion est hors d'ordre parce qu'il n'y a pas eu les deux jours ordinaires d'avis.

M. MACKENZIE dit qu'il était absolument nécessaire de s'occuper des bills privés pour pouvoir les envoyer au Sénat.

La motion est déclarée hors d'ordre.

C'est bref, mais éloquent. L'amnistie est donc remise sine die. Rien n'a été fait, et les Chambres sont prorogées.

Le *National* dit que la dernière motion de M. Mousseau était "inepte." La *Minerve* répond que ce dernier savait parfaitement que sa motion n'était pas régulière, mais qu'il a voulu savoir si le ministère oserait se retrancher derrière une simple formalité pour éviter de se prononcer sur la question déjà suffisamment éclaircie par l'enquête du comité.

La prorogation a eu lieu le 26. A la dernière séance, une interpellation a été faite aux ministres pour savoir comment ils entendaient agir au sujet de l'amnistie. Ils ont répondu d'une manière évasive. On suppose que le gouvernement soumettra aux autorités impériales toutes les pièces de l'enquête et leur laissera la responsabilité de décider la question. On assure même que M. Cartwright part pour l'Angleterre avec ces documents.

M. Mitchell a demandé où en étaient les négociations au sujet du Traité de Réciprocité. Les journaux américains discutent la question et paraissent tout savoir, tandis que nous ne savons rien.—M. Mackenzie a répondu qu'il ne pouvait donner d'informations.

Le ministre de la milice, M. Ross, s'est occupé de nouveau de la lettre qu'on lui attribue et que nous avons reproduite. Il a demandé si l'opposition pouvait la mettre devant la Chambre maintenant. En l'absence de Sir John, M. Plumb dit que la lettre était entre les mains de sir John et que vu qu'il était trop tard pour la mettre devant la Chambre, elle serait photographiée et lithographiée dans l'intérêt de l'hon. ministre, de ses amis et du public.

A ce moment, l'huissier de la verge noire fit son apparition et annonça que Son Excellence faisait mander les Communes au Sénat.

Voici les principaux passages du discours prononcé par le Gouverneur en prorogeant les Chambres :

Je vous félicite d'avoir adopté une loi électorale appropriée aux besoins des différentes provinces et j'ai la confiance que cette loi et l'acte d'amendement des élections contestées auront pour effet d'assurer pour l'avenir des élections paisibles et exemptes de corruption.

La mesure que vous avez adoptée pour la construction du chemin de fer Canadien du Pacifique, mettra mon gouvernement dans la possibilité de procéder aussitôt qu'il sera praticable à l'exécution graduelle de l'entreprise ainsi qu'il est nécessaire pour communiquer avec l'intérieur et avec la Colombie Anglaise.

J'espère que la loi pourvoyant à l'établissement d'un lycée militaire sera regardée comme atteignant son but qui est de donner au service militaire un choix d'officiers parfaitement instruits.

J'ai la confiance que les mesures que j'ai fait prendre pour le maintien de la paix dans le Nord-Ouest seront efficaces à mettre obstacle à l'esprit anti-légal si redoutable dans ces vastes et désertes régions et à conserver les relations amicales avec les tribus sauvages.

Les négociations entreprises relativement à la compensation due au Canada d'après le traité de Washington sont en voie de progrès et réaliseront, je l'espère, notre juste attente.

LA RETRAITE DE M. DORION

L'hon. M. Dorion, ministre de la Justice, a prêté serment, samedi dernier, comme juge-en-chef de la Cour d'Appel.

Nous avons constaté la rumeur de sa prochaine nomi-

nation à cette charge, mais le *National* nous avait fait l'honneur de nous en réprimander comme si nous avions par là fait injure au parti libéral, et nous commençons presque à ne plus croire à cette éventualité.

A la vérité, cette nouvelle surprendra bon nombre de libéraux et leur inspirera de sincères regrets. Ils avaient lieu d'espérer qu'après un triomphe acheté au prix de vingt années de luttes, M. Dorion garderait plus longtemps le pouvoir dans l'intérêt du pays, de son parti, de sa propre réputation. A l'heure où tant de vieux politiques sont disparus de la scène, le nom de M. Dorion était entouré d'un prestige incontestable et tout à l'avantage du parti libéral, pour lequel cette retraite est un coup sérieux. Si l'on a pu, M. Dorion étant ministre, dire que notre province ne possédait pas une influence suffisante dans la combinaison ministérielle qui a remplacé le cabinet conservateur, à plus forte raison pourra-t-on le dire après la résignation du plus respecté des libéraux. Son successeur, que ce soit M. Geoffron, M. Laflamme, ou M. Jetté, sera moins écouté de notre entourage, et le peuple de cette province se trouvera peut-être représenté d'une manière insuffisante dans les conseils de la Confédération.

Voilà les craintes du moment; espérons que l'avenir ne les justifiera pas. Mais avouons que les hommes politiques se font de plus en plus rares dans notre province.

Quant à savoir si M. Dorion est bien à sa place maintenant, il n'y aura qu'une opinion dans le pays. Il fera honneur à la Cour d'Appel.

OSCAR DUNN.

CHRONIQUE

Le Premier Ministre se propose d'aller à la Colombie Anglaise cet été, afin de mieux connaître cette population et ses besoins.

On dit que M. Anglin, Orateur de la Chambre des Communes, doit se fixer à Ottawa.

M. Palmer est de nouveau entré au bureau de poste.

Les organes du gouvernement prétendent que M. Dorion se rendra en Angleterre pour sa santé et que pendant son séjour à Londres, il tentera sur M. Cartwright d'obtenir l'amnistie.

M. Elzéar Labelle, auteur de l'opérette *La conversion d'un pêcheur*, a remis entre les mains des artistes français, une pièce toute locale, *Le retour au pays ou la St. Jean-Baptiste*, qui sera jouée le 24 du courant.

Il est rumeur que M. Cunningham, député de Marquette, s'est retiré de la vie politique, et qu'il a accepté la charge de magistrat stipendiaire pour les territoires du Nord-Ouest.

Un cultivateur qui arrive du haut du St. Maurice annonce qu'il a traversé sur les rivières d'en haut le 20 courant et que la glace était encore ferme.

Il est rumeur que M. Malcolm Cameron n'acceptera pas le poste de commissaire des tribus sauvages, et l'on s'attend à le voir bientôt nommé lieutenant-gouverneur de Manitoba.

Le bruit accrédité et général est que M. Ross donnera sa démission, et sera nommé collecteur des douanes à Halifax, en remplacement de M. Macdonald, décédé.

Il a été suggéré par M. l'abbé Casgrain que les Acadiens soient invités à envoyer des délégués à notre grande fête nationale le 24 courant, les luttes soutenues par ces héroïques populations leur donnent droit de s'associer, comme descendants de la même mère-patrie, aux Canadiens-Français.

Il a plu à Son Excellence le lieutenant-gouverneur, sous l'autorité de l'acte 37 Victoria, chapitre 2, section 19, de nommer les honorables MM. Pierre J. O. Chauveau, Gédéon Ouimet, George Irvine, Louis Archambault, Pierre Fortin, John Jones Ross, directeurs officiels de la compagnie du chemin de fer de la rive Nord de Québec.

Aussi l'honorable Joseph Adolphe Chapleau, directeur de la compagnie du chemin de fer de la colonisation du Nord de Montréal, en remplacement de l'honorable Louis Archambault, qui a donné sa démission.

On nous informe que Monseigneur Grandin, évêque de St. Albert, sur la Saskatchewan, de retour d'un voyage en France pour les affaires de sa congrégation et les intérêts de sa mission, est parti le premier juin en compagnie de Mgr. l'archevêque de St. Boniface.

M. l'abbé Forget, secrétaire de Mgr. Taché, est parti de Montréal en compagnie des missionnaires amenés d'Europe par Mgr. Grandin. Comme ces derniers doivent prendre la voie des lacs qui est moins rapide, ils ont précédé de quelques jours leurs Grandeurs, afin d'arriver en même temps à Fort Garry. Les amis des missions du

Nord-Ouest seront heureux d'apprendre que l'évêque de St. Albert, a reçu en France les marques de la plus grande sympathie et ramène avec lui pour ses missions, 16 sujets pleins de courage et de dévouement.

Le Révérend Père Lacombe restera encore quelque temps parmi nous, avant de prendre lui aussi la route du Nord-Ouest.

M. Cartwright, le ministre des finances, qui vient de partir pour l'Angleterre, emporte avec lui une copie complète de l'enquête faite devant le comité du Nord-Ouest, ainsi que toute la correspondance se rattachant à ce sujet.

MM. Jetté, Laflamme et Doure sont partis pour l'Europe, où ils vont plaider en dernier ressort la célèbre cause Guibord.

L'Institut a souscrit \$1.000 pour les frais de voyage de MM. Doure et Laflamme, ce qui, ajouté à \$5000 déjà versées dans la cause, fait la jolie somme totale de \$6.000.

Le séminaire de Montréal, de son côté, ne néglige pas son avocat, et M. Jetté a reçu \$4.000 pour frais préliminaires de voyage.

Le 26 mai, le comité d'organisation de la St. Jean-Baptiste de Montréal, représenté par MM. Loranger, Perreault, Tailion, Ouimet, Drolet, Labelle, Laroque et Boivin a eu une entrevue, à Worcester, avec les délégués des sociétés des Etats-Unis, dont 31 avaient envoyé des représentants.

M. O. Lapiere, de Springfield, fut élu président. M. Loranger fit rapport des opérations du comité jusqu'à ce jour et donna toutes les explications désirables.

Ce rapport fut adopté par la convention. Le comité provisoire des Etats-Unis fit également son rapport et déclara que sa tâche étant accomplie, la convention était priée de nommer un comité permanent pour le remplacer.

Il fut résolu que ce comité se composerait de MM. Primeau, Gagnon et Houde, et des présidents de toutes les sociétés nationales.

La convention a obtenu des agents des compagnies du Vermont Central et du South Eastern les conditions les plus favorables.

Plusieurs discours furent prononcés, puis la convention s'ajourna, après avoir poussé trois hourrahs pour le Canada.

Près de cent délégués assistaient à la convention. Un délégué du Canada estime à 2,500 le nombre des Canadiens qui seront spécialement délégués par leurs amis et représenteront environ 51 sociétés. Près de 4,000 Canadiens les accompagneront.

Le comité d'organisation de Montréal prend des mesures pour loger ces nombreux visiteurs. Ils seront installés au Palais de Cristal où l'on dressera de longues rangées de lits dans les différentes galeries.

Ils mangeront aussi au Palais de Cristal. C'est M. Ethier qui est chargé de cette partie de la réception.

M. Emile Bonnemant maintenant résident à Maskinongé, établit une manufacture de fromage. Cette fromagerie sera en opération bientôt.

Le *Canadien* nous est arrivé transformé. Chaque page est divisée en deux parties distinctes: quatre pages de matière à lire et quatre pages d'annonces. C'est moins jolie comme typographie, mais cela paie mieux. Le *Canadien* paraîtra désormais tous les jours et le matin. C'est le seul journal français du matin à Québec. On sait que le *Canadien* est aujourd'hui sous la direction de MM. Huot, Blumhart et Langelier. Nous lui souhaitons succès.

Dans le comté de Huntingdon, le candidat conservateur pour la Chambre locale, le Dr. Cameron, a été élu par 347 voix de majorité sur son adversaire, M. McLaren, avocat de Montréal.

L'hon. M. Letellier partira bientôt pour Manitoba pour régler certaines affaires concernant l'immigration.

On télégraphie de Manitoba :

Fort Garry, 29 mai 1874.

André Naud a été arrêté hier soir par le shérif. Clarke s'en revient. D'autres brefs d'arrestation vont être exécutés.

Une autre dépêche reçue au moment où nous mettons sous presse annonce l'arrestation d'un autre Mévis, Elzéar Lagimodière.

Ce dernier, ainsi que Naud, faisaient, dit-on, partie du conseil de guerre qui a condamné Scott à mort.

On lit dans le *Journal de Québec* :

Le gouvernement provincial, après avoir fait examiner les casernes des Jésuites, paraît être convaincu qu'elles sont tellement délabrées qu'elles ne sont pas réparables, et en serait, dit-on, venu à la détermination de jeter à terre les vieilles constructions et de les remplacer entièrement par de nouvelles. Cependant, rien n'a été encore fait dans ce sens, et l'on se demandait pourquoi on ne procédait pas de suite à la démolition et l'on ne donnait pas des contrats, afin de débayer le terrain et de permettre de commencer les travaux sans délai, lorsque la rumeur s'est répandue que le gouvernement avait renoncé à l'idée de bâtir sur l'emplacement des casernes, à cause de la pente extrême du terrain entre la

rue St. Anne et celle de la Fabrique, et qu'il avait adopté, de préférence, le vaste terrain qui joint les glacis, en dehors de la porte Saint-Louis. Les édifices seraient entourés de parterres magnifiques qui aboutiraient à l'esplanade, et l'esplanade lui-même serait élargi et planté de beaux arbres.

Ce terrain *extra muros* appartient au gouvernement de la Puissance : mais il serait facile de l'obtenir, pensons nous, en l'échangeant avec les casernes, ou d'une autre manière.

Nous ignorons si ces rumeurs auxquelles nous donnons ici cours sont fondées.

Le *Citizen* prétend savoir que les commissaires du gouvernement fédéral à Washington ont envoyé un aperçu des stipulations du traité de réciprocité avec les Etats-Unis, et que le gouvernement les approuve. M. George Brown doit revenir bientôt en Canada. Il essaie, dit-on, de faire certains changements dans les termes du traité avant que les négociations soient finalement closes.

M. Elie Tassé est allé s'établir à Manitoba, où il doit prendre la rédaction du *Métis*. C'est un jeune homme instruit, laborieux, qui a déjà fait ses preuves comme journaliste lorsqu'il était rédacteur du *Courrier d'Outaouais* et de la *Minerve*.

La bibliothèque de l'Université-Laval vient de s'enrichir de la collection des livres de médecine de feu M. le docteur Fremont. Cette riche collection, de plus de 200 volumes, sans compter un grand nombre de revues, est due à la générosité de Madame Fremont, veuve du regretté doyen de la faculté de médecine.

Le mariage du Lieut. Frédéric Law, aide-de-camp du lieutenant-gouverneur et officier de marine, avec Mlle Charlotte Crawford, fille aînée du lieutenant-gouverneur de la province d'Ontario, a eu lieu jeudi dernier à la Cathédrale St. Michel.

La bénédiction nuptiale a été donnée par Monseigneur Lynch, assisté des Revs. MM. J. B. Proulx, J. J. Shea, J. P. Laurent, A. J. O'Reilly et P. G. Keirnan.

On sait que la famille du lieutenant-gouverneur Crawford est catholique.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE.

Londres, 28.—Le correspondant du *Times* lui télégraphie de Paris que l'Assemblée s'ouvrira de nouveau sans message du Président MacMahon.

Par décret daté d'hier, le Conseil du Département des Bouches du Rhône a été dissous.

Le gouvernement est sûr d'un vote de confiance dans le cas où la Gauche l'interpellerait au sujet de cet acte sommaire.

Paris, 29.—Le ministre de l'Intérieur a supprimé par un décret le journal le *Viz-Neuvième Siècle* pour écrits contraires à la moralité publique.

Le Centre Gauche, a tenu une assemblée aujourd'hui dans le but spécial de prendre des mesures sérieuses contre les Bonapartistes.

M. Faure a suggéré l'alliance du Centre Gauche avec le Centre Droit. Avec cette organisation, il croit qu'après avoir affirmé le septennat et adopté les lois électorales, on devra voter la dissolution de l'Assemblée.

Il pense que les élections seraient plus modérées si elles étaient faites sous un gouvernement définitif. L'Assemblée s'est ajournée à lundi, jour où l'on prendra une décision définitive.

Le comité de l'Assemblée Nationale, approuve unanimement la convention postale avec les Etats-Unis, mais il veut connaître les opinions du Duc de Cazes à ce sujet ainsi que du directeur des Postes avant de faire rapport.

Les pèlerins catholiques partis des Etats-Unis et qui sont débarqués en France du vapeur *Pereire*, sont arrivés en cette ville et ont été reçus hier par l'Archevêque de Paris. Sa Grâce a prononcé une allocution et leur a donné sa bénédiction. Les pèlerins sont partis ce matin pour Rome. Ils ont l'intention de visiter sur leur route la grotte de Lourdes et Paray-le-Monial.

On dit que le prince Hohenlohe, ministre allemand à Paris, priera le président MacMahon de supprimer toutes démonstrations religieuses, propres, suivant le ministre, à diminuer les chances de conciliation entre l'Allemagne et la France.

Paris, 31.—A une assemblée de la gauche, aujourd'hui, il a été résolu qu'on présenterait une motion pour la dissolution de l'Assemblée. On a en même temps décidé de faire des ouvertures auprès des autres sections de la Chambre, afin d'obtenir leur co-opération dans ce mouvement.

Paris, 31.—La vente sur la voie publique et la circulation du *Siècle* ont été prohibées dans plusieurs départements de la France.

Le prince Napoleon a été nommé à l'Assemblée pour les départements de Charente, Charente Inférieure et Seine.

ESPAGNE.

Bayonne, 28.—Les Carlistes sous le commandement personnel de Don Carlos sont stationnés à une distance de huit milles de la ville de San Sébastien.

Madrid, 28.—On a offert la charge de consul espagnol à Paris à l'amiral Topet, mais il a décliné cet honneur.

La dysenterie exerce de grands ravages dans l'armée du Maréchal Concha et un grand nombre de ses soldats sont hors d'état.

Bayonne, 27.—Des voyageurs nous arrivent du théâtre de la guerre en Espagne. Ils rapportent que le gén. Concha, à la tête d'une armée de 25,000 hommes, marche sur Estella, Province de la Navarre. Il a attaqué les Carlistes le 24 courant avec 3 colonnes de ses troupes, mais il a été repoussé sur toute la ligne.

Don Carlos est parti de Durango et a atteint Toulouse, capitale de la Province de Guipuzcoa, située à 15 milles à l'ouest de San Sébastien.

Bayonne, 31.—Hernadi est entièrement envahie par les Carlistes qui ont eu plusieurs escarmouches avec les troupes nationales.

ANGLETERRE.

Londres, 25, a. m.—Boyce Allan, l'un des associés de la société à qui appartient les steamers de la ligne Allan, est mort.

Londres, 25.—Le *Times* de ce matin annonce que le prince Arthur a été fait duc de Connaught.

Londres, 27.—L'on sait aujourd'hui que le grand duc Constantin, fils de Nicolas de Russie, a donné les diamants qu'il a volés à sa mère, à Mlle Phoenix, actrice américaine. Cette actrice est d'une merveilleuse beauté. Les circonstances du vol et d'autres faits indiquent que le prince russe est dans un état d'aliénation mentale.

Londres, 27.—La presse parisienne affirme que Sagasta et d'autres membres du Cabinet Espagnol favorisent une nouvelle candidature des Hohenzollern.

Les dernières nouvelles de Santander disent que le gén. Concha a concentré son armée, forte de 26,000 hommes, près de Vittoria.

Londres, 29.—On dit que les Carlistes ont reçu 20 pièces d'artillerie et qu'ils reorganisent leurs forces.

Le *Journal des Débats* et l'*Univers* confirment la rumeur qu'un prince allemand a été proposé comme devant monter sur le trône de l'Espagne.

On dit que Don Carlos a envoyé le Général Elio à Versailles dans le but d'informer le gouvernement français de ce mouvement.

Londres, 29.—Une dépêche de Santander mande que le général Concha s'est emparé des hauteurs qui dominent la ville de Artoban et des chemins qui conduisent dans la province de Biscaye. L'armée de Don Carlos a été en conséquence obligée d'abandonner la ville de Durango et de se retirer dans la Province de Guipuzcoa.

ITALIE.

Rome, 28.—La santé de Notre Très-Saint Père le Pape s'est beaucoup améliorée. Il a pu se lever aujourd'hui, mais ses médecins lui conseillent de ne pas sortir encore.

Vienne, 28.—Le *Neue Freie Presse* a reçu la nouvelle que la condition de Sa Sainteté est très précaire et qu'une grande excitation règne au Vatican.

ALLEMAGNE.

Darmstadt, 24.—La princesse Alice d'Angleterre, femme du prince Louis de Hesse-Darmstadt, a donné le jour à une fille.

Londres, 28.—Une dépêche spéciale de Berlin, insérée au *Daily News*, mande que le prince Bismarck a eu une rechute depuis son retour à Varzin, et qu'il est gravement malade.

ETATS-UNIS.

Chicago 27.—Le gén. Sheridan annonce que les Sioux ont levé la hache de guerre et qu'ils ont dévasté et pillé le canton bohémien de Niobra.

Des troupes américaines marcheront contre eux sans délai.

New-York, 27.—La chambre de commerce a adopté aujourd'hui plusieurs résolutions, priant les sénateurs et les membres du congrès de faire tout en leur pouvoir pour établir un traité de réciprocité entre les Etats-Unis et le Canada.

Cette corporation insiste sur les avantages que procurera ce traité aux Etats-Unis, et elle fait remarquer que le nouveau projet sera plus favorable aux Etats américains que l'ancienne convention commerciale conclue avec le Canada.

Chicago, 28.—Rocheport est arrivé ici, aujourd'hui, et est parti bientôt après pour New-York.

Le *Post* de ce soir publie le récit que fait Rocheport de la vie que menent les prisonniers de la Nouvelle-Calédonie.

BRÉSIL.

Lisbonne, 27.—Le vapeur de la malle de Rio Janeiro est arrivé aujourd'hui.

Une révolte a eu lieu dans le Paraguay, mais les insurgés qui marchaient contre la Capitale se sont dispersés à l'approche des troupes brésiliennes.

L'Empereur du Brésil a ouvert les Chambres Législatives le 5 courant. Dans son discours du trône, il a exprimé l'espoir de rétablir la paix entre le Paraguay et la République Argentine.

Parlant du conflit politico-religieux, il a déclaré que la punition des évêques de Blanda et de Paris était juste, parce qu'ils avaient violé les lois et la constitution. Il croit que ces différends entre l'autorité civile et l'autorité religieuse seront bientôt apaisés.

LES RUINES

DE

MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR
M. LEON BESSY.

(Suite.)

Je ne pouvais éloigner de mon esprit la recommandation de mon frère mourant. Mais où était cette issue du temple souterrain ? Je pris la lanterne et je parcourus la galerie, en posant le doigt dans toutes les fentes du mur, et jusque dans les moindres interstices des pierres. Partout j'appliquais l'oreille, pour m'assurer si quelque bruit sourd ne venait pas me révéler l'existence de ce que je cherchais avec tant d'ardeur. Tôt ou tard, me disais-je, la pioche et la bêche ne nous ront le pavé du temple, et alors ces voûtes se rompront en mille entrous, et leur vue excitera une curiosité profane et dévastatrice. Ce jour-là ces ossements, comme s'ils apparaissent à un monde fumier, seront brisés, foués aux pieds et dispersés. Tous ces précieux restes ne reverront la lumière du soleil que pour le rendre témoin d'un horrible sacrilège. Et s'il se trouve parmi eux des vases sacrés, ils seront changés en une vile monnaie, et les reliques deviendront un objet de risée, ou seront ensevelies dans la fange. C'était ce désolant avenir que mon frère prévoyait à sa dernière heure, et c'est pourquoi il m'a recommandé de sauver ce qu'il avait de plus cher.

Pendant ce monologue, je continuais à parcourir lentement la funèbre demeure. De la galerie des sépultures je passai à l'église souterraine, dont je fis le tour en interrogeant successivement les parois, les pierres, les colonnes, la voûte et jusqu'au pavé.

Un moment je crus entendre le bruit sourd et étouffé des vagues qui se brisaient contre les rochers ; mais je m'assurai bientôt que j'avais été trompé par le bruit de mes pas, répété au loin par les échos de ces retraites mystérieuses.

LII.

Cependant ma lumière commençait à faiblir. Je la posai à terre sans la perdre de vue. Avec elle s'éteignait pour le moment l'espoir que j'avais conçu de trouver l'issue tant souhaitée, et d'accomplir ainsi un vœu sacré. Par moments, la lumière semblait se ranimer, et éclairait une grande partie de l'église souterraine ; mais cet éclat n'était que passager. Enfin le mouvement de la flamme devint de plus en plus précipité, et la dernière lueur, la plus brillante de toutes, fut suivie d'une extinction totale. Je restai alors plongé dans une effrayante obscurité.

Combien j'aurais voulu que le pilote arrivât en ce moment ! Je prêtai attentivement l'oreille au moindre bruit, qui m'aurait été agréable dans cette situation et au sein de ces tombeaux. Mais je n'entendis que le souffle de ma respiration et le bruit de mes plus légers mouvements. Dans ce silence de mort, il me sembla entendre des rumeurs étranges. Je crus voir les ombres de mes frères passer devant moi, s'arrêter, se demander ce qui était arrivé durant cette nuit désastreuse, se le raconter à l'oreille, puis s'enfuir précipitamment, comme pour chercher un refuge dans leur dernière demeure. Quelques-uns s'arrêtaient non loin de moi et se mirent à me regarder d'un air consterné. Elles paraissaient se délier de moi, et se demandaient ce que j'allais faire, moi le seul être vivant demeuré dans ces solitudes, si je ne violerais pas les secrets de la mort, et si même je ne serais pas infidèle à mes vœux. Les uns avaient l'air de ne pas croire à mon courage ; d'autres me tenaient la main, comme pour m'inviter à me reposer de mes fatigues à leurs côtés ; d'autres enfin me regardaient d'un œil terrible, comme pour me dire qu'elles réprouvaient mon indolence. Avec leurs gestes menaçants, elles semblaient vouloir m'effrayer et me chasser de l'église souterraine. La terreur commençait à s'emparer de moi, quand j'aperçus dans le lointain une figure ensanglantée. " Mon père ! " m'écriai-je, croyant reconnaître le père Joseph.

Le cri involontaire que je venais de pousser me fit revenir à moi. Je voulais marcher en avant de côté ou d'autre ; mais, dans une pareille obscurité, je me troublai, et ne sus plus au juste dans quelle partie du temple souterrain je me trouvais. Je cherchai longtemps à tâtons la galerie des sépultures, mais toujours inutilement. Enfin je recouvrai ma présence d'esprit ; je restai assez longtemps en repos ; puis, m'étant mis de nouveau à chercher la porte des catacombes, je finis par la découvrir. D'après mon calcul, deux jours s'étaient écoulés depuis mon entrée dans le souterrain, et le pilote ne revenait pas. Cependant j'avais un vif désir de revoir mon couvent, et de dire un dernier adieu au cloître, à l'église, au jardin et aux fleurs que j'arrosais. Je voulais savoir si quelqu'un des objets que j'avais tant aimés avait échappé à la ruine.

Je m'arrêtai à l'extrémité de la galerie, près de la porte de la crypte, et j'écoutai longtemps, jusqu'à ce que je me fusse assuré qu'il n'y avait personne dans le voisinage. Je posai sur la serrure une main tremolante, en tâchant de faire le moins de bruit possible. L'air frais qui pénétra aussitôt dans la galerie sépulcrale me fit du bien. J'entrai dans la crypte, et je refermai derrière moi la porte des catacombes. Je m'assis, et fus un instant à me demander si j'irais plus loin, ou si j'attendrais là le pilote. La grotte, elle aussi, était plongée dans l'obscurité. A la fin, le désir de revoir ma demeure chérie l'emporta sur la prudence, et je me dirigeai vers le premier cloître.

C'était la nuit. Je vis le firmament parsemé d'étoiles, et j'entendis le bruissement des feuillages agités par une légère brise. Je m'arrêtai pour écouter. Je me trouvais dans un véritable désert : nouvelles catacombes en plein air ; qu'aucun être humain n'habitait, et qui n'étaient peuplées que de souvenirs. Je m'avancai à pas lents, relevant les plis de ma robe, et transporté de joie, en voyant que ce cloître que j'aimais tant n'avait pas été détruit. Je touchais chacune de ses pierres sépulcrales, et j'admirais la beauté de ses arcades gothiques, aussi solides qu'élegantes, même après cinq siècles d'existence. Et ces peintures qui avaient tant de fois attiré mon attention pendant mon noviciat, elles étaient encore là, intactes, et aussi admirables par le naturel des formes que par l'idéal et suave expression des physionomies. La dévastation n'avait pas été complète. Ces tableaux représentaient la vie du fondateur de notre ordre, depuis son enfance jusqu'à sa mort. Malgré les effets du temps, les traits du saint étaient partout admirablement reconnaisables. Là il était né, il avait été baptisé, là il avait quitté la maison paternelle pour obéir à la voix de Dieu, là il avait institué sa règle. Voici le tableau qui offre une image si expressive de sa flagellation ; voilà celui où un ange lui fait comprendre la divine pureté du sacerdoce. Cet autre représente sa mort. Au bas de chacune de ces toiles on lit des inscriptions en vers, dictées par la foi et la piété.

Je ne me lassais pas de promener mes regards sur tous ces objets. Désirant encore m'assurer si le cloître intérieurement, petit à la vérité, mais remarquable par les souvenirs qui s'y rattachaient, avait échappé à la dévastation, je m'y rendis en passant par la sacristie. Il était pareillement désert, mais intact. Je visitai successivement toutes les cellules, qui ressemblaient presque à des niches, tant elles étaient étroites. J'entrai de là dans le petit oratoire qui avait autrefois servi de cellule au saint lui-même. J'interrogeai des yeux et des mains les murailles, pour savoir si elles avaient été quelque part ouvertes ou ébranlées. Comment exprimer la joie dont je fus saisi, quand je reconnus que tout n'avait pas été détruit, comme je le craignais ! Mon cœur s'ouvrit vaguement à l'espérance

qu'un jour peut-être ces galeries pourraient encore donner asile à de pieux cénobites.

Ruiné par cette confiance, je me dirigeai d'un pas léger vers les deux autres cloîtres aussi vastes que le premier, et je m'assurai bientôt que les galeries n'étaient presque pas endommagées, et que ceux qui avaient chassé du couvent ses anciens habitants, n'avaient pas osé eux-mêmes s'y installer. J'arrivai enfin à la porte principale. Elle était gardée au dehors. J'en conclus que les autres devaient l'être également. Par où donc pouvait entrer le pilote ?

Je pensai alors qu'il me cherchait peut-être dans le souterrain ; et satisfait de ma première excursion hors des catacombes, je résolus de regagner ma solitude. Mais je ne pus m'y décider avant d'avoir plusieurs fois imprimé mes lèvres sur les murs, sur les dalles qui couvraient le sol, sur les colonnes qui soutenaient les arcades gothiques, et sur les inscriptions mêmes, gravées au bas de chaque tableau. C'étaient là pour moi des objets très-chers, et comme autant d'amis de ma solitude sur lesquels j'avais pleuré, craignant qu'ils n'eussent péri dans la catastrophe. En les retrouvant sains et saufs, je les saluais avec tendresse et les arrosais de mes larmes.

Sans m'arrêter cette fois dans la crypte, je rentrai à la hâte dans les catacombes, beaucoup plus tranquille que je n'en étais sorti.

LIII.

Que m'importait en ce moment que la lumière ou l'obscurité régissent autour de moi ? Je n'avais plus besoin de chercher la mystérieuse issue dont le père Joseph avait voulu me révéler le secret. Je pouvais, dans le transport de ma joie, dire à ces cadavres que, peu auparavant, j'avais cru voir se réveiller en sursaut :

« Dormez en paix, ombres chéries, car votre antique demeure est sauvée.

Pouviez-vous craindre la destruction de ce petit cloître élevé par votre saint fondateur lui-même, et de cet oratoire qui lui servait de cellule il y a plus de six siècles ?

Rajoutez-vous, car ils subsistent encore.

Et ce cloître magnifique, construit près du premier comme pour l'ombrager et l'abriter, lui dont vous admirez l'architecture gothique, à la fois si élégante et si majestueuse, il n'est pas non plus détruit, comme vous l'aviez craint peut-être.

Je l'ai vu ; j'ai touché de mes mains le saint tombeau qui s'y trouve ; j'ai compté un à un les tableaux qui représentent la vie de notre bienheureux patriarche. Ils sont tous intacts.

Les deux autres cloîtres sont également sauvés. Réjouissez-vous avec moi de ce qu'une seule nuit de fureur n'ait pu détruire l'œuvre d'un demi-siècle.

Quand viendra la nuit, j'achèverai de visiter cette demeure, et je vous rendrai compte de tout, ô mes frères !

Dans le transport de mon allégresse, je parlais aux pierres et aux ossements comme s'ils eussent pu m'entendre. J'étais pour ainsi dire collé à la porte de la crypte, impatient de faire une nouvelle sortie, et de parcourir les parties du couvent que je n'avais pas encore visitées. Le retard du pilote me causait de l'inquiétude. Je savais combien il m'importait de me trouver dans les catacombes quand il arriverait, pour que personne ne vint à découvrir par hasard le secret de cette demeure.

Mais, d'un autre côté, j'aurais voulu respirer de nouveau l'air pur des cloîtres, et sentir passer sur mon front la brise qui se jouait dans les feuillages des cours.

Cependant je ne pouvais sortir sans danger que pendant la nuit.

J'attendais donc le soir avec impatience, et j'entrouvrais de temps en temps la porte de la grotte ; mais au premier rayon de lumière qui frappait mes yeux, je me retirais plein de tristesse.

Je finis par m'endormir au seuil de la porte, pour que personne ne pût ouvrir sans m'éveiller.

Je m'éveillai de moi-même ; mais la porte était toujours fermée.

Je m'engeai ma dernière bouchée de pain, et je bus la dernière gorgée d'eau qui restait dans la cruche.

La nuit devait être encore une fois arrivée, et le pilote ne paraissait pas. Je me décidai à sortir de la crypte, dont je fermai la porte derrière moi.

J'arrivai jusqu'au cloître gothique.

La nuit le couvrait de son voile ; mais, recouvert que j'étais aux épaisses ténèbres des catacombes, il me sembla que les étoiles brillaient d'un éclat extraordinaire au-dessus de ma tête. Leur lumière était pour mes yeux comme celle d'un jour splendide. Je découvrais de loin les objets, comme si les rayons du soleil les eussent éclairés.

Je parcourus de nouveau à la hâte le petit cloître et les trois grands, et je m'assurai qu'aucun de nos précieux tableaux ne manquait. J'arrivai jusqu'à la grande porte. Elle était toujours gardée au dehors, et j'entendis de ce côté des cris tumultueux et des bruits d'armes. Enfin je me décidai à regagner les galeries supérieures.

Les cellules étaient ouvertes ; quelques-unes avaient leurs portes brisées. Là aussi tout était d'ort. J'entrai dans ma cellule, en retenant mon haleine. Mon lit, ma table et mes deux chaises avaient disparu. J'aperçus dans un coin mon crucifix brisé, et un livre de prières ; je les ramassai. J'arrosai de mes larmes le plaçard, les parois, et ma fenêtre qui me plaisait tant. Je l'avais laissée presque entièrement fermée, et je la retrouvais ouverte à deux battants. Ici encore régnait le même silence qu'auparavant, et il n'était interrompu que par le doux murmure des vagues.

Je restai assez longtemps à la fenêtre, regardant les étoiles, et les sillons que traçaient sur la mer les rayons argentés de l'astre des nuits. Les coudes appuyés sur la balustrade et les joues cachées dans mes mains, je demandais à la lune et aux étoiles si elles n'éclaireraient pas pour mes frères des nuits meilleures, dans lesquelles les haines allumées en ce moment contre eux seraient éteintes ; je demandais aux vagues que je voyais passer et disparaître, si l'heure de la vengeance ne passerait pas de même, pour faire place à des jours plus calmes.

— Helas ! me criai-je, ne pouvant me contenir ; je ne

verrai pas ces jours après lesquels je soupire avec tant d'ardeur.

— Imprudent ! fit quelqu'un derrière moi.

Cette voix me glaça d'épouvante : en même temps je sentis une main s'appuyer sur ma bouche.

Je n'eus pas la force de me retourner, et je recommandai mon âme à Dieu, croyant que ma dernière heure était arrivée.

— Vierge sainte, dis-je à voix basse, recevez mon âme.

— Pour Dieu, taisez-vous, père Manuel, continua l'inconnu, et quittez ce poste dangereux.

Ma crainte augmenta, quoique je sentisse renaitre en moi un peu de confiance en m'entendant appeler par mon nom. Je me retournai.

Celui qui m'avait surpris était un homme armé, un soldat. Cet homme ne pouvait me vouloir du bien. J'étais perdu.

— Vous voyez devant vous, lui dis-je, le seul religieux qui soit resté ici d'une nombreuse communauté. Dieu n'a pas voulu que je tombasse hier entre vos mains ; faites-moi partir aujourd'hui.

— Ne parlez pas si haut sans quoi vous êtes perdu, me répondit l'inconnu en me fermant de nouveau la bouche.

Le père Joseph est-il en sûreté ? On a eu beau vous chercher l'un et l'autre partout, on ne vous a trouvés nulle part. Je suis entré dans la garde civique, comme vous voyez, afin de pouvoir arriver jusqu'ici. Deux fois j'ai pénétré dans votre cellule et dans celle du père Joseph, le capitaine du détachement m'ayant permis de me promener dans ces galeries. Maintenant il faut que j'aille relever la sentinelle. Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis André. Dites-moi s'il y a un moyen de vous sauver, vous et le père Joseph.

Je me souvins à l'instant du bon André, dont la maison était voisine du cloître, et par lequel j'avais eu connaissance avec mon vénérable frère. Depuis notre installation dans ce couvent, je n'avais revu André qu'une seule fois.

Je me sentis le cœur soulagé en voyant qu'il y avait encore des âmes comptissantes ; cependant les paroles de notre ami me remplirent d'une émotion extraordinaire parce qu'elles renouvelaient la plus amère douleur que j'eusse jamais éprouvée.

— Ne vous exposez pas pour moi, bon André, lui dis-je ; il arrivera de moi ce qu'il plaira à Dieu. Quant à l'autre personne que vous vouliez sauver, c'est maintenant un ange du ciel, qui a reçu la récompense due à ses vertus. Le père Joseph est tombé, frappé à mort, et a expiré dans mes bras.

— Grand Dieu ! dit André d'une voix pleine d'attendrissement, il y a donc eu un monstre capable de lever la main sur un tel homme ?

— S'il l'eût connu comme nous, André, au lieu de répandre son sang, il aurait sans doute sacrifié sa propre vie pour lui.

— Sentinelle, garde à vous ! dit une voix aigue du côté de la muraille.

— Présent ! répondit une autre voix plus éloignée.

— Il faut nous séparer, dit André. Demain, à la même heure, je reviendrai.

Et sans que je pusse l'arrêter, il colla ses lèvres brûlantes sur ma main, et l'arrosa des larmes qu'avait amassées dans ses yeux la nouvelle de la fin tragique de mon vénérable frère.

— Pour Dieu, soyez prudent, ajouta-t-il à voix basse avant de s'éloigner. La ville est dans la consternation, et nous pourrions bien avoir encore une journée de deuil. On annonce l'arrivée d'un général qui viendrait pour punir les désordres récents ; mais la milice veut faire avorter ce dessein, et l'on redoute un conflit. Dieu vous garde, père Manuel ! Avez-vous une retraite assurée ? car vous ne pouvez errer ainsi pendant le jour à travers les galeries.

— Je crois avoir un asile pour le moment, André.

— Mais, dites-moi, comment faites-vous pour vivre ? Vos yeux sont enfoncés dans leurs orbites, et vous avez le visage plus maigre que de coutume. Je suis sûr que vous souffrez de la faim.

— Dieu y pourvoira, André.

— Nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour nous sauver.

— Nos ressources sont épuisées et puisqu'il ne nous reste aucun expédient, nous n'avons plus qu'à nous remettre entièrement entre les bras de la Providence.

— Vous savez que la cellule du père Joseph se trouve juste en face de ma maison. La fenêtre est ouverte ; ne la fermez pas : elle me servira pour vous secourir. La sainte Vierge nous viendra en aide.

A ces mots il partit à la hâte.

La rencontre de cet homme sensible et bon m'avait consolé pour un moment ; mais ses paroles, qui présageaient un avenir orageux, me causèrent bientôt de vives inquiétudes. Ainsi le calme d'aujourd'hui n'était que le prélude de nouvelles dévastations. Ce qui était resté debout de ma demeure chérie pouvait, d'un instant à l'autre, devenir le théâtre de profanations plus terribles que celles qu'elle avait naguère subies. Le flot de la fureur populaire cessait de monter, mais il n'avait fait que se replier sur lui-même pour prendre de nouvelles forces, et se déchaîner ensuite avec une rage plus menaçante. « Ah ! me disais-je, que ne m'est-il donné de sauver quelqu'un de ces précieux trésors, qui, peut-être, seront perdus demain pour toujours ! Que ne puis-je remarquer chaque pierre, afin de les reconnaître un jour, quand je les verrai dispersées de toutes parts ! »

J'entrai dans la cellule du père Joseph et là je sentis renaitre ma douleur. Tout avait disparu : il ne restait pas même de débris. La fenêtre était ouverte, en effet, et en face, de l'autre côté de la rue, se trouvait la maison d'André. Je la regardai un instant, parce qu'elle me rappelait le heure les plus tristes de ma vie passée, et celles qui m'avaient conduit à une existence plus heureuse. Le balcon était fermé ; un seul battant restait à peine entr'ouvert. Quand je parus à la fenêtre, il me sembla qu'on la refermait précipitamment, et que quelqu'un poussait à l'intérieur un cri douloureux.

Je sortis et après avoir visité plusieurs autres cellules, je me rendis dans la salle du chapitre, et de là dans la bibliothèque. Les rayons étaient détruits ; la galerie de bois qui faisait le tour de la salle était brisée en cent endroits et la balustrade mis en pièces. Les livres, les manuscrits précieux gisaient à terre, confondus avec les débris des rayons. Je ne pouvais ramasser un livre qu'il ne s'en détachât quelques feuillets. A cette vue, mon cœur se serra, et je fus pris d'une grande tristesse. Elles ne reviendront plus, pensai-je, les heures de méditation solitaire que je me plaisais tant à passer ici. C'était là que j'avais appris le peu que peuvent enseigner les livres. Ces livres étaient pour moi des amis qui me donnaient des conseils salutaires, et dont je pouvais discuter et même contredire les opinions sans crainte de m'attirer leur ressentiment. Et ce trésor, amassé dans la retraite et le silence par trente générations de saints lieux génies, venait de périr dans une seule nuit d'aveugle colère.

Je sortis en cachant mon visage dans mes mains. Je ne pouvais, cette fois, en retournant à ma solitude, annoncer de bonnes nouvelles à ses habitants. L'âme pleine de douleur et d'amertume je rentrai dans le sombre souterrain, au moment où l'éclat des étoiles commençait à pâlir devant les premières lueurs de l'aube.

Dans les catacombes régnaient toujours le même calme funèbre et la même obscurité. Mon esprit fut agité de mille pensées. Le pilote n'avait point reparu, et je ne m'en étonnais pas, car les paroles d'André m'avaient fait comprendre le motif de son absence. Il lui était sans doute impossible de revenir. Je ne l'attendais plus. Je priai longtemps pour lui, pour moi, pour ceux de mes frères en religion qui étaient en sûreté, et pour ceux qui avaient succombé, enfin pour mes autres frères du siècle, qui, dans leur délire, avaient été les instruments aveugles de ces dévastations.

Conché, comme quelques heures auparavant, au seuil même de la porte, je m'endormis de nouveau ; mais cette fois mon sommeil ne fut pas paisible. Mille images sinistres vinrent m'assaillir. Je ne voyais partout que des flammes, des débris fumants, des ruines teintes de sang, et des hommes qui me poursuivaient avec fureur ; partout j'entendais les gémissements plaintifs de mes frères expirants. Je me couchai je ne sais où ; mais devant moi passaient toujours les flammes étincelantes, et la fumée montait en tourbillons, au milieu desquels apparaissaient les visages terribles de mes persécuteurs.

Je m'éveillai en sursaut. La soif me tourmentait et je sentais le besoin de prendre de la nourriture. Cependant la cruche était vide, et il ne me restait pas un seul morceau de pain. Cette journée me parut très longue et très pénible. J'avais la bouche sèche et entr'ouverte. J'entrai à chaque instant dans la grotte pour épier le déclin du jour, car la lumière du soleil faisait en ce moment mon supplice. J'appliquais mes lèvres aux parois de la crypte ; leur humidité calmait un instant mon ardeur fébrile, mais c'était pour l'enflammer ensuite davantage. Je m'agenouillai, et je trouvai dans la prière un remède plus efficace à mes souffrances. Quand je me levai et que je retournai à la grotte, il était nuit.

Cette fois, je me rendis d'abord à la fontaine de la cuisine. J'y éteignais ma soif ; puis, la faim se faisant sentir, je visitai les celliers et le réfectoire pour y chercher quelques restes d'aliments ; mais je ne trouvai rien.

Je me souvins alors de ce qui avait été convenu entre André et moi. Je traversai les corridors inférieurs, et je montai à la cellule du père Joseph. Mais comment attirer l'attention d'André ? Peut-être n'était-il pas dans sa maison ; il m'avait donné rendez-vous dans ma cellule, et non dans celle du père Joseph. Je me rendis à ma cellule qui donnait sur la mer ; André n'y était pas. Je l'attendis assez longtemps, et il ne me parut point. Par où devait-il entrer ? Sans doute par la grande porte. Je redescendis aux galeries inférieures et me mis à écouter à la porte, sans faire le moindre bruit. Le soldat de garde allait et venait de l'autre côté de la rue. Parfois il s'arrêtait et laissait retomber bruyamment son fusil sur le pavé. Après avoir écouté assez longtemps, j'entendis des pas dans la rue.

— Arrière ! dit la sentinelle.

— Camarade, répondit André, dont je reconnus aussitôt la voix j'ai une permission du commandant.

— Arrière ! il y a contre ordre.

André pensa sans doute qu'il était inutile d'insister ; car quoiqu'il se fût arrêté un instant, le bruit de ses pas m'avertit bientôt qu'il s'éloignait.

C'était pour moi une nouvelle déception. Je prêtai encore quelque temps l'oreille ; mais bientôt, désespérant de voir arriver personne, je quittai ce lieu. J'avais rencontré deux hommes dans mon abandon. Tous deux avaient eu pitié de mon sort, l'un à cause des souvenirs du passé, l'autre par un dévouement sincère ; mais aucun d'eux ne pouvait entreprendre de me sauver. La tête penchée sur ma poitrine, je parcourus encore une fois les galeries inférieures, sans que rien attirât mon attention, car je souffrais de la faim. Deux fois, par un mouvement presque involontaire, je goûtai de l'herbe qui croissait dans les cours, et je la trouvai bonne.

— Mon Dieu, dis-je, je remettrai mon âme entre vos mains. Et j'étais, tremblant, indécis et presque hors de moi, à travers ces cloîtres que j'avais tant aimés.

(A continuer)

Il s'est formé à New-York une association qui compte parmi ses membres un assez grand nombre de Français, et qui a pour titre la Fraternité. Elle a pour objet de fonder une colonie agricole et industrielle dont le siège aurait devoir être au Chili. Une demande de colonisation a été faite au gouvernement de cette république, dont la réponse arrivera prochainement.

Soulagement et guérison complète de la dyspepsie, des maux de tête et d'estomac, par l'Élixir Anti-Dyspeptique du Dr. Baliveau.—Laloué & Cie., Agents, Montréal.

Rochefort à San-Francisco

Rochefort, ainsi que nous l'avons dit, est arrivé, jeudi dernier, à San-Francisco à bord du vapeur Mikado, venant d'Australie.

L'ancien rédacteur de la Lanterne n'a passé, paraît-il, que quelques heures dans la métropole californienne et un télégramme, reçu par la Presse associée dans l'après-midi de samedi dernier, annonçait son départ pour New-York par le chemin de fer du Pacifique.

Un reporter du Chronicle de San Francisco, a, toutefois, réussi à avoir une entrevue avec Rochefort. Voici le récit de cette entrevue :

Rochefort et ses compagnons se sont échappés, en nageant entre deux eaux, jusqu'à une embarcation au navire qui les a pris à bord. Le capitaine tout d'abord ne savait pas qui étaient les fugitifs. Quand, grâce à un journal illustré, il a découvert que Rochefort se trouvait parmi eux, il a menacé ce dernier de le ramener à la Nouvelle-Calédonie. La promesse d'une somme de 10,000 francs, et 1800 francs payés comptant, ont déterminé le digne capitaine à conduire ses passagers à Melbourne.

M Rochefort a écrit l'article suivant, — le premier qui soit sorti de sa plume depuis trois ans qu'il est prisonnier.

« Ou m'a demandé si le pouvoir que MacMahon semble désirer de s'arroger pour sept ans me paraît être dangereux pour la République.

« En ce qui me concerne, je ne puis dire quels sont pour l'avenir les projets du président qui a un pied dans le camp orléaniste, l'autre dans celui des bonapartistes et qui, sans doute, regrette de ne pas en avoir un troisième pour le risquer dans le camp des légitimistes. Mais ce qui nous rassure, nous qui sommes républicains, c'est qu'il est possible qu'au premier jour un homme nouveau surgisse pour nous débarrasser de la république telle qu'ils l'ont faite.

« A mon avis, il n'y aura jamais assez de prétendants en France. Les despotes mettaient jadis volontiers en pratique la maxime "diviser pour régner." Cette maxime est retournée aujourd'hui contre eux et ce sont maintenant les républicains qui l'emportent grâce à la division et au désaccord des despotes.

« MacMahon, ramené par la droite, est attaqué par la droite. Dans cette bataille parlementaire, il s'est montré aussi habile que dans les autres. Il a déjà perdu son bras droit — son bras gauche devrais-je dire — dans la personne du duc de Broglie. Le reste de son corps est pris dans l'engrenage, et je ne crois pas qu'il soit besoin d'une personne très-perspicace pour prédire que dans trois mois MacMahon pourra dire de lui-même ces paroles de Ney à Waterloo : "Venez et je vous montrerai comment tombe un maréchal de France."

« Mais, c'est parmi ceux qui ont perdu le pouvoir politique qu'on trouve des hommes désireux de le rattraper. Après les légitimistes, les orléanistes et les bonapartistes, nous aurons les septennalistes, jusqu'à ce qu'un cinquième candidat vienne prendre part à la danse. Notre rôle se borne donc, pour le présent, à surveiller ces merveilleux imbéciles qui s'imaginent honnêtement que la nation française a été créée pour leur usage personnel. Laissons-les se démasquer les uns les autres et s'accuser réciproquement de sottise ou de crimes.

« Le peuple qui assiste à ce spectacle de dissection en profitera peut-être, et son résultat inévitable sera la ruine matérielle et morale de ces princes impériaux et royaux dont on peut dire avec vérité qu'ils n'ont rien oublié parce qu'ils n'ont jamais rien su. S'il y a au monde quelque chose de plus ridicule qu'une république sans républicains, c'est une monarchie sans monarque.

« HENRI ROCHEFORT. »

La Tour Gigantesque de Philadelphie.

Le Journal officiel donne les détails qui suivent sur une tour gigantesque que les Etats-Unis se proposent de construire, à Philadelphie, à l'occasion de la Grande Exposition qui se tiendra, en 1876, dans cette ville pour célébrer le centenaire de l'indépendance.

Cette tour, haute de 1,000 pieds, serait une création sans exemple comme ouvrage sorti de la main de l'homme.

En effet, la grande pyramide de Chéops n'a que 480 pieds (mesure américaine) de hauteur ; la coupole de St. Pierre, à Rome, 473 ; la pyramide de Chéren, 454 ; la cathédrale de Strasbourg, de laquelle il faut rapprocher la tour St. Etienne, à Vienne, 436 et l'église St. Martin de Laudshut (434) en 438.

Nous ne parlons pas de la tour de la cathédrale de Cologne, puisque le monument n'est pas terminé, et qu'il s'élèvera, du moins à ce qu'on prétend, à 500 pieds au-dessus du niveau du pavé de l'édifice.

La cathédrale de St. Paul (375), à Londres, vient bien après ces colosses, et, beaucoup plus en arrière encore, les monuments les plus remarquables des Etats-Unis, la Coupole du Capitole à Washington (287), la tour de l'église de la Trinité, à New-York (286), la colonne de granit du monument commémoratif de la bataille de Bunker's Hill (221).

Nous allons oublier la coupole de la Rotonde, à la dernière exposition de Vienne, qui avait 348 pieds.

Cette huitième merveille du monde, dont l'idée est due à deux ingénieurs civils qui en seront les architectes, sera construite en fer forgé d'Amérique, travaillé en lames, qui seront jointes par des montants et des entrails (windbeams), les uns posés diagonalement, les autres horizontalement. La forme de la tour sera ronde. A la base, le diamètre sera de 150 pieds allant en diminuant jusqu'à la cime, où il ne sera plus que de 30. Elle sera traversée dans toute sa longueur par un tube central de 30 pieds de diamètre, lequel tube, à vrai dire, constituera tout le monument.

Dans ce tube circuleront quatre ascenseurs disposés de manière à pouvoir monter cinq cents personnes en trois minutes et à en redescendre le même nombre en cinq. Les visiteurs qui ne trouveront pas le procédé de leur goût et qui craindront d'aventurer sur ce plancher mobile, pourront avoir recours aux marches d'un escalier qui fera le tour du tube.

De tous côtés, la tour sera retenue par des attaches et des ancrés qui rendront, à ce qu'on croit, le monument aussi solide que s'il était en pierre et cependant il offrira au vent une surface résistante beaucoup moindre. Tout a été, paraît-il, calculé de manière que la plus grande pression ne charge les couches inférieures que d'une quantité dont elles pourront supporter le poids.

Le monument sera, dans sa hauteur, coupé par quatre galeries, couvertes et entourées d'un réseau en fil d'archal destiné à prévenir les accidents. On évalue à un million de dollars (5 millions de francs) les frais nécessaires à la construction, qui durera bien une année. Le choix de l'emplacement sur lequel s'élèvera ce phénomène n'est pas encore décidé ; on pense pourtant qu'il sera érigé non loin du palais même de l'exposition, en sorte que les bâtiments pourront être au besoin, dit l'Illustration-Zeitung, à qui nous empruntons les détails, brillamment éclairés par la lumière au calcium ou par la lueur électrique projetée du haut du sommet de la nouvelle tour de Babel.

L'Univers a publié le premier la note suivante, qui, d'un part, dément la présence de M. le comte de Chambord en France, et déclare d'autre part que ce prince, à l'avenir y viendra au grand jour :

Divers journaux persistent à dire que M. le comte de Chambord est en France. L'un d'eux est même sûr de l'avoir vu avant-hier dînant à la gare de Mâcon, ligne de Genève à Paris.

La persistance de ces bruits s'appuie sur un fait qu'il convient de préciser.

Il est certain que bon nombre de députés de la droite et de l'extrême droite ont fait savoir à M. le comte de Chambord que beaucoup de ses amis désiraient qu'il vint en France et surtout à Versailles ou dans le voisinage de cette ville.

Nous ne savons si M. le comte de Chambord jugera devoir répondre à cet appel ; mais nous croyons pouvoir affirmer que, s'il vient, il le fera sans mystère et recevra publiquement ceux qui voudront se présenter à lui pour l'entretenir des intérêts et de l'avenir de la patrie.

LOTERIE

POUR VENIR EN AIDE A LA

CONSTRUCTION DE LA CHAPELLE

De Notre-Dame de Lourdes.

COMITÉ DE DIRECTION :

C. A. LEBLANC, Ecr., Secrétaire ; A. DUBORD, Ec. ; A. JODOIN, fils, Ecr. ; L. O. HETU, Ecr., Secrétaire ; Rev. H. R. LENOIR, Ptre., S. S., Trésorier.

La LOTERIE aura lieu en OCTOBRE prochain. Le jour, l'heure et le lieu seront alors annoncés par la voie des journaux.

OBJETS DE LA LOTERIE.

Trois lots (terrains rue Berr) de \$1200 chaque \$3600. Ces terrains avoisinent la Chapelle de N.-D. de Lourdes.

Table listing lottery prizes: Un prix en or de \$500, Un prix en or de 200, Un prix en or de 125, Un prix en or de 75, Deux prix en or de 50, Quatre prix en or de 25, Dix prix en or de 10, Vingt prix en or de 5, Cinquante prix en or de 2, Cent prix en or de 1, Un objet en or de 25.

132,000 BILLETS : 25 CTS. CHAQUE.

N. B. — Les acquéreurs des lots seront à même de les garder ou de recevoir \$1200 pour chacun de ces lots — S'ils les gardent ou les vendent, personne ne pourra bâtir sur ces terrains sans certaines conditions convenues avec le Rév. M. H. R. LENOIR.

EQUIPEMENTS GRATUITS. Emploi à la maison ou en voyage. L'ouvrage est convenable, honorable, et paie mieux que tout autre offert jusqu'à ce jour. Gages en argent, échantillons, et équipement complet gratis. Adressez tout de suite Clément Daniels & Cie., 235 rue Notre Dame, Montréal. 5-22-4 f. 476

APPRENTIS DEMANDES.

ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

INFAILLIBILITÉ!



L'HUMANITE SOUFFRANTE.

LA PLUS Grande découverte du Siècle

pour la première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, de voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recourait dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le connurent, et grâce à leur approbation et à sa priorité reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le déclara si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation du célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats-Unis ; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les "Artifices du Commerce," sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous guérissons immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous remercions des services jusqu'ici inconnus. Nous advoquons la souffrance et nous veons en aide au pauvre de Dieu ; nous rendons au pauvre journaliste l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin : nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâce.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai. Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON, Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de NORTHROP & LYMAN, Scott Street, Toronto. Agents pour Ontario.

Prix \$1.00 la bouteille ; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 f 473.

HOTEL ST. LOUIS

KAMOURASKA

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur d'informer le public et ses nombreux clients que cet hôtel si connu des touristes, sera ouvert le 20 Juin prochain. La maison a été complètement réparée et les familles qui veulent passer à la campagne la saison des eaux trouveront toujours à l'hôtel St. Louis, comme par le passé, amusement, confort et santé. Le propriétaire a cru introduire dans sa maison une innovation qui, il l'espère, sera bien vue de sa clientèle : il a supprimé la bar et sa cave ne sera mise qu'à la disposition de ses pensionnaires. A. E. TALBOT, propriétaire de l'hôtel St. Louis Kamouraska. 5-20-4 f-474

AU CLERGE.

LE PROTESTANTISME

Jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. l'abbé GUILLAUME, curé de St. André Avellan. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo—impression de luxe—broché... \$1.00 Le même par la poste... \$1.20 S'adresser à G. E. DESBARATS, Montréal. 4 51tf-410

A. BELANGER, Marchand de Meubles,



A l'honneur d'annoncer qu'il vient de terminer de grandes améliorations à son établissement et profite de cette occasion pour inviter ses patrons et le public à venir visiter. (Quand il me verra ne vous étonnez pas si je ne vous présente pas à acheter l'assortiment de meubles les plus fins et des plus nouveaux goûts, avec une belle collection de beaux meubles de fabrication française, trop longue à énumérer. Le tout à des prix qui défient toute compétition.

276, rue Notre-Dame, Montréal.

Montréal, 24 avril 1874. 5-18-19 f-471

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Pouxons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix : 25 centins par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. Engros et détail chez le préparateur

HENRY R. GRAY PHARMACIEN, 144 Rue St. Laurent, Montréal. Etabli en 1850.

PENSION PRIVÉE.

LES MESSIEURS qui désirent pensionner en dehors de la ville, sans toutefois s'éloigner trop du centre des affaires, trouveront une excellente pension avec bonne table et attentions délicates, chez M. Napoléon Lachance, tout près de la nouvelle église du village St. Jean-Baptiste. S'adresser sur les lieux, ou à l'égal de M. Lachance, au marché du village St. Jean-Baptiste. 5-19-13 f-472

\$50,000 VALANT

CONSISTANT EN HARDER FAITES. DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c., &c. Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude. Une visite est sollicitée. R. DEZIEL, 131, Rue St. Joseph. 4-27zz

NOUVEAUX MOULINS A LAVER

COUVERTS ET CONSERVANT L'EAU CHAUDE DURANT UN LAVAGE, MACHINES A TORDRE, MACHINES et FERS a GAUFFRER ET A GLACER, SÉCHOIRS, ETC., ETC. L. J. A. SURVEYER, 524, RUE CRAIG, MONTRÉAL. 4-24zz

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE.

(Etablies en 1828.) CHARLES GARTH & CIE.

MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS

DE CUIVRE à l'usage des plombiers, ingénieurs et ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc. On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc., par le moyen de la vapeur ou de l'eau chaude. Bureau et Manufacture No. 536 à 542, RUE CRAIG, MONTREAL. 4-25zz

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERIS RESPECTABLES. 4-38zz

EVITEZ LES CHARLATANS.

Une victime des insouciances de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Adresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 4-40-1 an.

L'INTENDANT BIGOT,

PAR JOSEPH MARMETTE.

BROCHURE DE 94 PAGES GRAND 8vo.

Prix : 25 Centins.

Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à G. E. DESBARATS, Montréal. 4-51tf-411

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.